

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

**ONT
COLLABORÉ**

- M. Lermontov**
- Sp. Pappas**
- Maurienne**
- Al. Beinoglou**
- Dr. Brigitte Øelsner**
- L. Ovide**



**A CE
NUMÉRO**

- Emile Verhaéren**
- A. Eftaliotis**
- Arsène Yergath**
- Lilika Nakou**
- C. Kérofilas**
- Sem.**

P.T. 5

Le Général Sir Claude Auchinleck, C.C.I.E., C.B., C.S.I., D.S.O., O.B.E.,
Le nouveau Commandant en Chef dans le Moyen-Orient.

GRANDS MAGASINS
BENZION

MAISON FONDÉE EN 1857

NOUVEAUTES

12 SUCCURSALES EN EGYPTE

Sirops & Jus GROPPI

Sirops

la btlle P.T.

Tamarin, Rose, Violette, Grenadine, Orgeat, Citron, Orange, Abricot . . . 9
Mangue 11

Jus

Fraise, 9
Ananas 11

N.B.- Remboursement de P.T. 1½, au retour de la bouteille granulée avec son couvercle à vis.

Prochainement Paraîtra

aux éditions de la Semaine Egyptienne

un Numéro Spécial sous le titre

**CONNAISSANCE DE LA
GRANDE BRETAGNE**

avec une collaboration d'écrivains de talent - et des nombreuses Illustrations.

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels) Egypte P.T. 100
) Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration
69, Rue Gabalaya, Zamalek
LE CAIRE

ANNIVERSAIRE ROYAL



S.M. le Roi Georges II des Hellènes, en Afrique du Sud. Le voici photographié en compagnie de S.E. le Gouverneur Général, Sir Patrik Duncan (à sa droite) de Lady Duncan (à sa gauche), ainsi que des Membres de la Maison du Gouverneur Général.

Le 21 Juillet S.M. le Roi Georges II est entré dans sa 51^e Année.

De tous les coins de la terre ses fidèles et loyaux sujets, ainsi que tous les étrangers et amis de la Grèce, ont adressé à l'héroïque Souverain leurs félicitations et leurs vœux les meilleurs souhaitant un retour glorieux sur le sol de la plus grande Grèce libérée.

La Semaine Egyptienne saisit cette occasion pour renouveler respectueusement ses félicitations et ses vœux les plus ardents pour le bonheur personnel de S.M. le Roi Georges II et pour celui du peuple hellène qui gémit actuellement sous le joug de l'opresseur.

Entre Alliés**MESSAGE DE M. WINSTON CHURCHILL**

M. Winston Churchill a adressé au Roi des Hellènes le message suivant :

« J'ai beaucoup pensé à Votre Majesté au cours de ces mois de péril et de tristesse, et je tiens à vous dire combien l'attitude de Votre Majesté, à travers ces vicissitudes, a fait l'objet de l'admiration de vos nombreux amis en Angleterre aussi bien que de la nation tout entière. Le plus chaleureux accueil vous attend ici où nous sommes tous résolus à vaincre ou à périr.

« J'ai le confiant espoir que, lorsque de meilleurs jours viendront, la gloire que la Grèce a conquise aidera à dissiper le souvenir de ses souffrances actuelles. »

MESSAGE DE S.M. GEORGES II

Sa Majesté le Roi des Hellènes a répondu dans les termes suivants :

« Cela a été pour moi un grand plaisir et un réconfort que de recevoir votre aimable télégramme qui m'exprime les sentiments que je trouverai en Grande-Bretagne. J'espère vous rencontrer, ainsi que plusieurs amis, en Angleterre. Mon pays et moi-même, sommes fiers de nos liens intimes avec nos vaillants alliés britanniques et sommes résolus à voir notre cause couronnée de succès par la grâce de Dieu. »

MESSAGE DE M. ANTHONY EDEN

M. Eden a adressé à M. E. Tsouderos, Président du Conseil Hellénique, le message suivant :

« A l'occasion de votre arrivée en Afrique du Sud, j'adresse à Votre Excellence mes cordiales félicitations ainsi que l'expression de mon admiration pour la résolution et la tenacité manifestée par vous-même et par les membres de votre gouvernement dans les jours d'épreuves nationales et de danger personnel que vous avez traversés.

« Je fais des vœux pour une longue période de collaboration cordiale et fructueuse avec Votre Excellence et j'espère avoir bientôt l'honneur de faire votre connaissance, ici à Londres, et discuter avec vous les nouvelles mesures à prendre pour la poursuite de notre commun effort de guerre. Je tiens à saisir l'occasion pour rendre un hommage spécial au vaillant peuple de l'île de Crète où Votre Excellence est née.

« Vous pouvez compter sur nous pour faire de notre mieux afin de hâter le jour de la libération de cette île et rendre une fois de plus la liberté à la Grèce. »

MESSAGE DE M. EMMANUEL TSOUDEROS

M. Tsouderos a envoyé la réponse suivante :

« Je remercie Votre Excellence pour son courtois message. Les membres de mon Cabinet et moi-même sommes profondément touchés par vos cordiales paroles. J'ai la certitude que notre collaboration sera particulièrement fructueuse et je me réjouis à l'idée de vous rencontrer à Londres. J'ai été particulièrement ému par la partie de votre message qui parle de mon île natale. La Crète a rempli son devoir à l'égard de la nation, conformément à une tradition séculaire et selon l'exemple que le pays tout entier a donné au cours des combats contre les envahisseurs insolents, nos communs ennemis.

« Je suis convaincu que les armées alliées, qui luttent pour sauvegarder la civilisation humaine et la liberté de pensée contre la brutale violence de l'ennemi, apporteront aussi la délivrance à mon pays. Le courage des armées britanniques et impériales, qui ont déjà fourni leurs preuves, en est la meilleure garantie. »

DEUX CHEFS VICTORIEUX...



Le Général SIR ARCHIBALD WAVELL

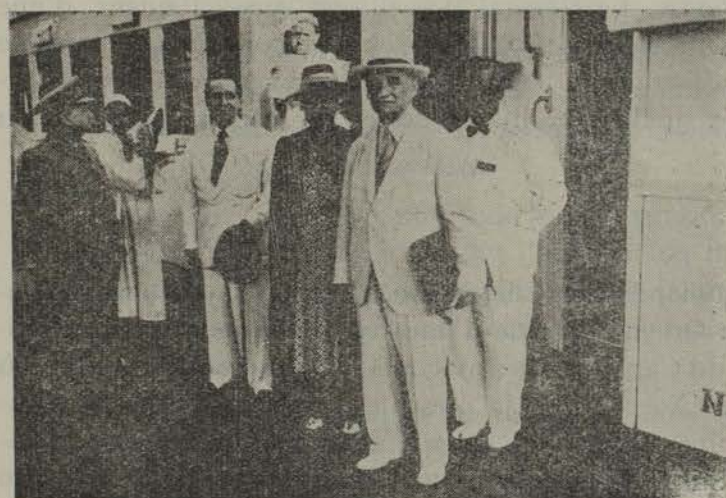
Le départ du Général Sir Archibald Wavell, Commandant en Chef des Forces Britanniques du Proche-Orient sera unanimement regretté de tous ceux qui servirent sous ses ordres et de tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher. Stratège de très grande valeur il était redouté de tous ses adversaires, comme en témoigne les hauts faits d'armes accomplis par les troupes britanniques et impériales dans les Balkans, en Lybie, en Ethiopie, en Somalie et en Syrie. Le Général Wavell est aussi l'auteur d'une puissante biographie du Maréchal Allenby, dont il fut un de ses collaborateurs au cours de la Guerre de 1914-1918. Un chef de premier plan dans toute l'acception du terme il laisse le souvenir d'un grand caractère incarnant, par l'action et par la pensée, les qualités traditionnelles et les vertus militaires du peuple anglais.

*
*
*

Le Général Sir Claude Auchinleck, qui Commandait en Chef l'Armée Anglaise aux Indes, succède au Général Sir Archibald Wavell dans le Proche-Orient. Précédé d'une réputation extrêmement brillante, le Général Auchinleck participa à la défense du Canal de Suez au cours de la précédente guerre, où il combattait également sur le front de Mésopotamie. Au cours de la présente guerre, il dirigea les troupes Alliées qui capturèrent Narvick et fut par la suite chargé de la défense de la côte méridionale d'Angleterre contre une possible invasion allemande. Sa présence en Egypte à l'heure actuelle est une sûre indication des nouveaux lauriers que l'Armée Anglaise s'apprête à remporter sous son égide dans cette partie de l'Univers.

...ET UN DÉLÉGUÉ DU CABINET DE GUERRE ANGLAIS

Le Capitaine Lyttleton, P.C. D.S.O. M.P. Ministre d'Etat dans le Cabinet Britannique est récemment arrivé au Caire, en qualité de délégué du Cabinet de Guerre pour le Proche-Orient. Le titulaire de cette haute fonction est l'un des techniciens et économistes les plus en vue d'Angleterre et son passage l'an dernier au Ministère du Commerce fut couronné de succès. Après avoir fait ses études à Eton et à Cambridge, le Capt. Lyttleton se distingua dans la guerre de 1914-1918 où il servit dans la brigade des Gardes. Le Capt. Lyttleton a épousé en 1920 une des filles du Duc de Leeds.

*Dans le Moyen-Orient***LE JOUR DE DÉPART...****.. DE S.M. LE ROI GEORGES II****.. DE LA FAMILLE ROYALE****.. DE S.E. M. EMMANUEL TSOUDEROS***Président du Conseil Hellène***.. DE S.E. M. THÉO. NICOLOUDIS***Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire
auprès le g uvernement Sud-Africain*

S.M. le Roi Georges II, causant avec Lady Lampson: on voit sur notre photo Sir Miles



Lampson et le Ministre de la Guerre M S. Dimitrakakis.

Renan et la Grèce

LA GENÈSE DE LA PRIÈRE SUR L'ACROPOLE



E RENAN

par Constant Le Breton

En 1864 Renan parcourut la Grèce et l'Asie-Mineure pour reconstituer les voyages de St. Paul. Il arriva à Athènes en compagnie de sa femme Cornélie née Scheffer en février 1865, venant de Beyrouth après avoir parcouru l'Égypte. Mais quel jour? Les journaux athéniens contemporains du 16 février (1) se bornent à nous dire que le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*, arrivé par le bateau de Smyrne, se trouvait déjà dans la capitale depuis quelques jours. En tous cas, le premier contact entre Renan et la Colline sacrée est du 13 et si, avec Jean Pommier (2), on admet qu'il arriva ce même jour, il faudrait supposer qu'il en fit l'ascension au débotté. Une chose, toutefois, est certaine c'est qu'il y retourna le 16, puis le 23; puis le 6 mars, puis le 9; puis le 14 dans la matinée et le soir au clair de lune; puis le 19 dans la journée; puis le 21 dans l'après-midi et, enfin, le mercredi 22 mars. Mais, que fit-il à Athènes, en dehors de ses visites à l'Acropole, jusqu'au 28, jour de son départ (3) (c'est-à-dire pendant six semaines)?

« Il faudrait, pour répondre à cette question d'une façon satisfaisante — nous écrit Mme Henriette Psichari — non seulement se replonger dans le déchiffrement des carnets de route de Renan qui sont très effacés, mais encore compléter cette étude par les lettres à sa mère écrites à cette époque qui sont encore inédites ». Travail considérable que nous n'avons osé solliciter de l'amabilité de notre correspondante, mais dont l'Académie d'Athènes par exemple, s'honorerait en la chargeant officiellement.

Ce que nous savons seulement c'est qu'il était descendu dans un hôtel de la Place de la Constitu-

tion (4) et que la population athénienne lui paraissait « douce et très bienveillante ».

« Cette race — écrit-il dans *Saint-Paul* (5) — a toujours vingt ans. Le goût de la parure qui distingue le palicare et qui se montre avec tant d'innocence dans la jeune Grecque, n'est pas la pompeuse vanité du barbare, la sottise prétention de la bourgeoisie bouffie de son ridicule orgueil de parvenue: c'est le sentiment pur et fin de naïfs jouvenceaux se sentant fils légitimes des vrais inventeurs de la beauté ».

Ainsi — constate Jean Pommier — Renan ne voyait pas la « Grèce Contemporaine » avec les yeux d'Emond About. Mais laissons cela. Ce qui importe davantage en l'occurrence ce sont ses sentiments à l'égard de la « Grèce éternelle ».

Certes, dès 1853, il avait eu une vision abstraite du génie grec mais, maintenant, sur les lieux, son émotion sera plus forte, son impression plus profonde. (6) « Il n'y a — écrit-il dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* — qu'un seul lieu où la perfection n'était pas de ce monde; une seule révélation me paraissait se rapprocher de l'absolu... Or, quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du Divin, comme je l'avais eue la première fois que je sentis vivre l'Évangile en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoum ».

Et, dans ses carnets, il note: Athènes, ville païenne où le Paganisme était lié à l'art, c'est-à-dire à l'essence même de la Cité. L'Acropole est un bien plus grand miracle que la production du Christianisme. Perfection et divinité du miracle grec, double idée qu'il résume dans la Prière en disant. « O noblesse, ô beauté simple et vraie, déesse dont le culte signifie raison et sagesse ».

Mais, s'il y a un miracle des deux côtés, il y a, par contre, contradiction absolue entre Athènes et le Christianisme. « Le vrai chrétien — note-t-il — est animé d'un sentiment religieux profond, d'une conscience vive et tendre, alors qu'Athènes était le contraire de tout cela ». Et, généralisant, il ajoute: « Grecs, race la plus éloignée du Christianisme: rien de rêveur, de mélancolique ».

Entre ces deux conceptions philosophiques opposées, quelle sera sa position à lui, le Celte, le mystique? Sacrifiera-t-il à la Déesse Raison et, par la pensée, désaffectera-t-il à son tour Notre-Dame pour y installer ce culte révolutionnaire? Non pas, car, pour lui, raison et bon sens ne suffisent pas: « Le monde — dira-t-il dans la Prière — est plus grand que tu ne crois et tout n'est ici bas que symbole et que mensonge... »

Et c'est pourquoi les heures qu'il passait à l'Acropole n'étaient pas des heures de réflexion, mais des heures de prière. Toute sa vie — écrit-il dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* — repassait comme une confession générale devant ses yeux, mais chose plus singulière encore, en confessant ses péchés, il en venait à les aimer et ses résolutions de

devenir classique finissait par le précipiter plus que jamais au pôle opposé, c'est-à-dire vers ce Romantisme dont il est, en prose, peut-être le plus noble fils.

Et, tandis que le contact de l'Acropole ravivait sa foi en un Dieu qu'il ne cessa d'adorer, que disait-on à Athènes de cet «*athée*» de cet «*impie*». Dans son *Renan d'après lui-même* (7), Mme Henriette Psichari reproduit le passage d'une lettre de Mme Manon Renan, mère de l'écrivain, fervente catholique mais dont les attaques contre son fils avaient réveillé l'indignation, dans lequel la bonne dame (elle avait 80 ans) se plaint des «*avis infâmes*» «*d'un méchant archevêque grec*» «*du nom de Macarios*», mais se réjouit en même temps qu'on ne se soit pas empressé de les suivre...

Quels étaient donc ces «*infâmes avis*» et qui était ce prêtre si «*méchant*»? Il s'agit de l'évêque de Carystie et d'une lettre, adressée, non pas le 18, mais le 20 février, de Cyme (Eubée) à la *Palingenessia* (Régénération) parue dans ce journal le 24 et dont Renan qui ne savait pas le grec moderne doit avoir eu connaissance par une traduction publiée par *La Grèce*, organe de langue française, dans son numéro du 2 mars.

Macarios se lamente à l'idée que le fameux Renan, «*ce persécuteur de Jésus-Christ notre Sauveur*» se trouve à Athènes et qu'il ait été reçu par le Roi. Il ne doute pas que cet «*ennemi de la foi chrétienne*» soit venu exprès en Grèce faire des prosélytes à ses «*doctrines immondes et pernicieuses*», et il invite le Gouvernement à ordonner l'expulsion de cette «*vipère*» avant qu'elle ne répande son venin.

Evidemment, ce n'était guère aimable, mais le mandement de l'évêque de Nantes était-il moins virulent? Et puis — disons-le à l'honneur de la Grèce et de l'Orthodoxie — pareil langage devait aller à l'encontre du but cherché. En reproduisant cette lettre épiscopale, le rédacteur de *La Grèce* a soin de préciser qu'il ne partage nullement les idées du signataire et l'*Astir tis Anatolis* (Etoile d'Orient) bien qu'il s'intitule «*Journal des Familles*», reproche, dans son numéro du 11 mars, à l'évêque d'avoir, dans son libellé, outrepassé les limites permises à un chrétien. Aussi beaucoup plus sérieuse est la réfutation de la «*Vie de Jésus*», d'un nommé P. J. Rigopoulos, parue également dans *Palingenessia* (No. du 6 mars et suivant). Nous manquons à la fois de compétence et de place pour examiner ce que valent les contre-arguments opposés par l'écrivain hellène à celui qu'il appelle le «*Biographe du Christ*». Mais nous ne pouvons nous empêcher de sourire amèrement en lisant dans une autre feuille que si le fameux français songe maintenant à écrire une *Vie des Apôtres*, c'est que la «*Vie de Jésus*» a été pour lui une «*excellente affaire*», accusation qui n'a rien d'original, puisqu'en d'autres pays on était allé jusqu'à comparer Renan avec Judas qui vendit son Maître pour trente pièces d'argent.

Heureusement, le ton n'est pas partout le même. L'*Avghi* (Aube), par exemple, l'appelle l'*éruudit auteur* et le comte Sponneck, «*ministre intime*», a tenu à l'honneur de l'avoir à la soirée qu'il donna le 15 février. Cependant, il y a une chose très cu-

rieuse, c'est que toutes les gazettes athéniennes sans exception se sont fait l'écho de la nomination de Renan comme directeur de l'École d'Athènes. Faut-il croire que cette nomination était une des compensations que le gouvernement impérial offrit à Renan lorsque, le 2 juin 1864, il le révoqua de ses fonctions au Collège de France et que, d'une plume fière, l'écrivain avait refusées par sa lettre du 20 juillet suivant au ministre de l'instruction publique? Non, puisque Mme Henriette Psichari, que nous avons également interrogée sur ce point, n'a jamais entendu parler de pareille chose et que, d'autre part, aucune allusion n'est faite à pareil projet dans l'ouvrage si documenté que Georges Radet a consacré à l'institut de la rue Didot. (8)

Voilà tout ce que, personnellement, nous avons pu découvrir au sujet du séjour de Renan à Athènes si ce n'est — toujours d'après les journaux grecs — qu'il quitta la Cité de Pallas à la fin de Mai pour se rendre — ajoute l'*Avghi* à Ephèse... Ce qui est parfaitement exact puisque, de Smyrne il s'enfonça dans l'Asie-Mineure. De retour de son «*excursion*» il quitte la Capitale de l'Ionie le 6 mai, de nouveau pour Athènes afin d'aller voir Corinthe et, de là, pousse jusqu'à Argos, Tirynthe et Mycènes. Revenu une troisième fois, à Athènes le 25 mai, il part pour Thessalonique, d'où il s'engagera à cheval sur la Via Egnatia vers Philippes et, enfin, s'embarquera à Cavalla pour Constantinople (9).

Dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Renan nous dit: «*Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyages contient ceci: «Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté.*»

De ce qui précède, il résulterait que la «*Prière*» aurait été écrite pendant son séjour à Athènes. Or, Mme Noémi Renan, dans une interview accordé à M. Fernand Hauser, parue dans le «*Journal*» du 23 février 1923 et rapportée par Jean Psichari dans son ouvrage (Ernest Renan. Jugements et Souvenirs de Paris 1925) nous apprend que la «*Prière sur l'Acropole*» était restée dix-huit ans dans le porte-feuille de son auteur. Donc, si l'on considère qu'elle a été publiée, pour la première fois, dans la «*Revue des Deux Mondes*» du 1er décembre 1876, il faudrait en déduire qu'elle aurait été écrite ou, du moins, commencée en 1858 c'est-à-dire sept ans avant le voyage de Renan en Grèce. Mais, depuis cette révélation, il a surgi — nous écrit Mme Henriette Psichari — d'autres documents, dont certains apportés par elle, qui sembleraient indiquer que des passages entiers ont été écrits en 1865.

En tout cas, la naissance de l'idée est encore plus ancienne. A Rome, en 1849 Renan est déjà frappé par l'alternance du Christianisme et du Paganisme, qualité perpétuelle de la «*Prière*». Voici, d'ailleurs, quelques idées qu'il exprima alors et qu'on peut retrouver dans *Voyages: «Volupté des Anciens, sévérité voluptueuse du Christianisme»*. «*J'enseignerai dans le Parthénon et dans une église gothique mais non en une de ces églises romaines. Une église gothique ressemble plus au Parthénon qu'une église*

de Borromini». Et voici, des ressemblances directes entre les deux ouvrages :

VOYAGES : *Les cloches de la ville sonnaient doucement et se répondaient... Consolatrix afflictorum... Virgo purissima... Rosa mystica... PRIERE : On y chantait des cantiques dont je me souviens encore; Prose mystique, Tour d'Ivoire... Etoile du matin.*

VOYAGES : *Les anciens ne comprirent pas la poésie du malade, du triste. PRIERE : Je cesserai d'aimer mes malaises, de me complaire en mes fièvres.*

VOYAGES : *Dans ce mystère de beauté et de logique, il y avait une religion aussi parfaite que le christianisme. PRIERE : Tu es vraie, pure, parfaite, ton marbre n'a point de tâche.*

Mais l'on pourrait — nous dit Mme Psichari — faire des comparaisons aussi intéressantes avec le chapitre VII de Saint-Paul (paru en 1869) et, en particulier, avec certains détails sur le «*Dieu inconnu*». Ce serait trop nous étendre et nous avons hâte d'en arriver au «*Brouillon de la Prière*». Bornons-nous à dire que ces réminiscences à intervalles plus ou moins longs n'ont rien pour surprendre ceux qui ont approfondi la méthode renanienne de travail. Dix ans, vingt ans, après avoir pris — ajoute Mme Psichari dans son livre déjà cité — telle ou telle note, Renan cueille comme un fruit mûr le développement de l'idée que cette note lui a suscitée. Manière de canevas intérieur jalonné d'expressions heureuses et se parachevant sans hâte au hasard des circonstances sans que ces notes soient jamais remuées matériellement...

Cela dit, relevons maintenant, quelques-unes des corrections, suppressions et additions apportées au premier brouillon de la «*Prière*».

On connaît le début de l'invocation : «*O noblesse, ô beauté simple et vraie dont le culte signifie raison...*» Pour commencer, Renan avait écrit : *pure et noble*.

Qui ne se rappelle aussi cet autre passage ? «*Toi seule es jeune, ô Cora, etc...*» Voyons, en nous inspirant du procédé employé par Mme Psichari pour la célèbre phrase sur Sirius, (Feuilles détachées, grande édition), ce que ce passage de la «*Prière*» était au début et ce qu'il est devenu par la suite.

PREMIER BROUILLON

«Toi seule es pure, ô Vierge, ô Cora jeune fille; toi seule es la santé, ô Hygie; toi seule es forte, ô Victoire; toi seule es une vraie gardienne pour la cité, ô Promachos; toi ouvrière divine, ô Ergané, mère de toute industrie, toi qui a fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets au-dessus du Scythe paresseux. Sagesse divine, ô Sophia, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même...»

TEXTE PUBLIE

«Toi seule es jeune, ô Cora; toi seule es pure, ô Vierge; toi seule es saine, ô Hygie; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos:

tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes; Démocratie; toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément...»

D'autres passages sont également raturés et surchargés, tel celui sur les Rhodiens, celui sur le monde qui ne sera sauvé qu'en revenant au culte de la Sagesse et aussi le suivant qui fourmille tantôt de termes, tantôt de qualificatifs, changés. Renan avait d'abord écrit : «*Soutiens mon ferme propos, ô Sthéniaide, aide-moi, ô Sotiria*», puis il remplace le premier mot souligné par *Salutaire*; le second, par *toi qui sauves*, etc., car Renan est à la fois un maître-écrivain et un profond penseur et la forme lui tient à cœur autant que le fond.

Mais, à cet égard, Mme Henriette Psichari se demande si les corrections faites ont toujours été heureuses et si son grand-père a réussi à faire de la «*Prière*» un morceau brillant, léger. Nous n'osons pas nous prononcer, mais ce que nous pouvons soutenir sans crainte c'est que les phrases supprimées dans le passage «*Energie de Zeus, etc...*», n'auraient fait, si elles avaient été maintenues, qu'alourdir le morceau.

Comme dans le dédicace de la «*Vie de Jésus*», comme dans tous les autres de Renan, ici aussi le texte définitif marque une tendance nette à élaguer ce qui peut paraître soit inutile, soit grandiloquent. Et, au nom de la Mesure, chère aux Hellènes comme aux Français, on ne peut que s'en féliciter.

Telle qu'elle est devenue que représente et que vaut la «*Prière sur l'Acropole*» ?

Dans l'interview de Mme Noémi Renan, que nous avons cité plus haut, celle-ci voit dans cet écrit de son père quelque chose comme un morceau d'éloquence et certains admirateurs de Renan ont même tendance à prononcer le mot de réthorique. L'auteur, lui, par «*modestie chrétienne*» sans doute, semble l'avoir qualifiée de *pendeloque*. Mais Jean Psichari écarte résolument ces trois qualificatifs car, à son avis, la «*Prière*» est un chef-d'oeuvre littéraire, mais... n'est que cela. A ses yeux, historiquement, culturellement, philosophiquement, elle repose, à proprement parler, sur le vide et c'est — croit-il — ce que justement, elle a d'admirable. Non seulement, elle n'a rien à démêler avec la Science — ce à quoi Renan tenait le plus — mais c'est au contraire, une véritable erreur scientifique...

Que lui reproche donc notre pointilleux exégète ?

D'abord : son titre. Pourquoi : *sur l'Acropole* ? C'est *Devant le Parthénon* que Renan aurait dû écrire puisque — explique-t-il — il n'y a pas qu'une Acropole mais des *Acropoles*, non seulement en Grèce

ce, mais jusqu'au Caucase et Renan semble confondre le rocher avec les monuments qui sont dessus. L'argument ne nous paraît pas convaincant car lorsqu'on parle de l'Acropole, on entend uniquement l'Acropole d'Athènes et il n'y a pas que le Parthénon sur la colline sacrée : il y a aussi l'Erechteion et ce délicieux temple de la Victoire Aptère dont la grâce n'a pas dû, non plus, être sans effet sur un artiste tel que Renan.

Jean Psichari reproche ensuite à notre auteur — et ceci nous paraît plus sérieux — la conception pour ainsi dire « pacifique » (l'adjectif y est dans la « Prière ») qu'il se fait d'Athéna. C'est — nous dit-il — une erreur d'optique historique parce qu'en réalité Minerve n'était point la déesse de la Raison, mais la Déesse guerrière par excellence. Il n'empêche que c'est surtout comme incarnation de la Sagesse que nous la présente la Mythologie alors que la Guerre, elle, est communément incarnée par Mars. A la vérité, les Athéniens, nos ancêtres, nés malins, avaient, selon les circonstances, accommodé — si l'on peut dire ! — leur divinité tutélaire à toutes les sauces... d'où les nombreuses épithètes qui lui sont restées dans l'histoire et dont Renan — remarque à bon droit Psichari — abuse quelque peu, ne serait-ce que de « Démocratie » (Ἀθηναὶς Δημοκρατίας) qu'on s'étonne d'autant plus de retrouver sous la plume de cet aristocrate que l'inscription relevée par Le Bas est de l'époque romaine...

Ces « erreurs » (?), Psichari les attribue au fait — et il en donne la preuve par l'inventaire de la bibliothèque de Renan — que celui-ci n'était pas un helléniste et que ses connaissances de l'esprit grec étaient latines, c'est-à-dire de seconde main.

Quoiqu'il en soit, j'avoue préférer à la *Réponse que fit la Déesse à celui qui l'invoque sur l'Acropole*, de Psichari (dans laquelle celui-ci fait dire à sa Minerve casquée que le seul qualificatif qui lui convienne est celui d'« Aegidophore » porteuse de l'égide de guerre) l'*Hymne à Athéna*, de Palamas et, surtout, le passage où la Divinité fait l'éloge de l'olivier, symbole de paix, de joie et de civilisation.

De même, je crois que c'est encore notre grand poète « national » et non pas « populaire » (comme on l'appelle dans le *Livre d'Or* de Renan (10) qui est plus proche de la « vérité grecque », lorsque, dans sa lettre du 8 décembre 1902 insérées dans ce recueil (11) il voit derrière l'Athéna renanienne « une madone au corps grêle, parfumée d'encens, sortie du nuage breton où naquit le poète » et trouve aux « quelques gouttes de rosée de la « Prière » plus de poids qu'aux ouvrages philosophiques les plus volumineux.

*
**

Mais mon opinion de profane n'a guère d'importance et il ne s'agit ici ni de Palamas ni de Psichari, son maître ès-dénotique, mais de Renan. Et, en admettant même que ce dernier se soit fait une idée fautive tant du Rocher sacré que de sa divine gardienne, il n'en demeure pas moins vrai que, jusqu'à sa mort, leur souvenir l'a poursuivi.

Renan, dans sa minuscule chambre à coucher, est assis un peu avant sa mort — nous apprend Jean

Psichari — dans un fauteuil devant la fenêtre à rideaux blancs qui donne sur la petite cour du Collège (de France). Il a les yeux légèrement obnubilés. Il veut qu'on tire les rideaux qui l'empêchent de voir *le soleil sur l'Acropole*. Aussi, s'écrie-t-il tout à coup en s'adressant à son gendre : « Tirez... tirez. Le soleil sur l'Acropole. Faites ça mon cher Jean ». Mme Ernest Renan donne, cependant, une autre version et affirme que son mari aurait dit, après une syncope : « Otez ce soleil de dessus l'Acropole », ce qui est peu clair.

En tout cas, sans admettre comme Psichari, par galanterie envers sa belle-mère, que les deux phrases ont été également prononcées, on est en droit de conclure avec lui que Renan à ses minutes suprêmes, avait la hantise de cette Acropole qui, à ses yeux représentait la raison et la beauté et que cet appel inextremis concorde, de tous points, avec la sérénité philosophique de sa fin, si bien mise en lumière dans *Soeur Anselmine* (12).

SPYRIDOIN PAPPAS

(1) Les dates sont indiquées *nouveau style* pour la concordance. — *Renan d'après des documents inédits*. Paris 1923. Librairie Académique Perrin. p. 180.

(2) *Renan d'après des documents inédits*. Paris 1923. Librairie Académique Perrin p. 182.

(3) A l'Hôtel de la Grande-Bretagne, le seul existant alors sur cette place, et qui était situé juste au-dessus de l'actuelle Librairie Elefthéroudakis. Cependant, René Puaux (*Revenons en Grèce* p. 42) assure que, pendant son séjour, Renan aurait été l'hôte de l'Ecole Française qui, du 1er janvier 1856 au 31 décembre 1873, occupa l'immeuble où était installé autrefois l'Hôtel « Petit-Palais » mais j'ignore sur quels documents Puaux base son assertion, car les Archives de l'Ecole sont muettes à ce sujet.

(4) Paris 1869. Michel Lévy édit, pp. 204-205.

(5) Paris 1883 (1er édition).

(6) Paris 1937, Librairie Plon. 1 vol. in-16 de 295 pages.

(7) *L'Histoire et l'Œuvre de l'Ecole Française*. Paris 1901. Alb. Fontemoing, édit.

(8) J. Pommier *op. cit.* pp. 182 à 190.

(9) En vue de son moment à Tréguier, inauguré le dimanche 13 septembre 1903.

(10) p. 181.

(11) *Renan* de Jean Psichari, Paris 1919, Librairie Plon.



POÈME

*Le jour s'ouvrait en comble de feu
Et tu n'étais que le rayonnement
Ta douce voix secrète encor nommait
La mer la voile et les côtes lointaines
Où tu connus le vertige des fleurs
Rien ne pouvait égaler ce butin
Quand la légende émerveillait nos âmes
Et de l'Enfance ainsi que d'une ruche
Nous récoltions le miel de l'allégresse.*

ARSÈNE YERGATH

Oracle des Champs

QUE DIT LA MARGUERITE

Cela vous importe donc tant de savoir s'il vous aime un peu... beaucoup... ou simplement à la folie? De grâce, accordez un sursis à cette fleur! Ne l'effeuillez pas avant de m'avoir entendue.

Je ne tenterais pas, rassurez-vous, d'ébranler votre foi dans cet oracle des prairies. Il ne me déplaît pas de penser que vos sentiments, selon leur puissance d'irradiation, contribuent à la naissance d'un ou de plusieurs de ces pétales blancs. Le soleil, dit-on, n'a pas son pareil pour faire pousser les feuilles de choux. Les ondes hertziennes hâtent l'éclosion des légumes. Le rayonnement de notre cœur agit à longue portée sur la forme des marguerites. C'est infiniment plus poétique, et je ne demande qu'à croire à mon tour à cette influence mystérieuse et charmante.

Mais d'abord que désirez-vous au juste que vous réponde la marguerite? «Passionnément» bien entendu. Tout le monde veut être aimé passionnément. C'est flatteur. Mais n'est-ce pas dangereux? Si l'on vous donnait à choisir entre plusieurs maisons, diriez-vous: «j'en veux une où il y ait un incendie?» Si l'on vous offrait un chien d'appartement, poseriez-vous comme condition qu'il soit enragé? Quand au restaurant, le sommelier vous soumet la carte des vins, lui commandez-vous une carafe d'acide sulfurique?

Croyez-moi, je connais la passion. C'est une locataire incommode pour les voisins autant que pour le propriétaire. Avec elle vous n'aurez que des ennuis. Les dégâts qu'elle peut faire, ah! mon Dieu!... et ne comptez pas sur les dommages-intérêts, quand elle décidera de déménager. La passion est toujours insolvable.

En amour, voyez-vous, beaucoup, c'est déjà trop! J'oserai presque dire qu'entre un homme qui aime passionnément et un homme qui aime beaucoup, le second est encore plus à craindre. Dans son cas, il arrive souvent que l'amour ne se montre guère à la surface, qu'il soit caché par la timidité ou par les soucis quotidiens, qu'il semble même passer au second plan derrière les convenances ou les habitudes. Mais il travaille en profondeur. Il creuse des sapes, il pose des mines. Vous ne vous en apercevez pas car le propre de l'homme qui aime beaucoup, est de n'être pas beaucoup aimé. Vous croiriez faillir à votre devoir de femme si vous ne le faisiez pas souffrir autant que cela vous est possible, ce qui je le reconnais n'est pas peu dire. Et voilà qu'un jour, boum! c'est l'explosion. Il y a souvent une sorte de passion latente chez l'homme qui paraît aimer sans passion. Elle s'accumule à son propre insu. Vous vivez sur une poudrière qui ne se signale par aucun écriteau. Du moins près de l'homme ouvertement passionné, vous sentez d'odeur de la poudre.

Ou bien encore, l'homme qui aime beaucoup en arrive à aimer tellement qu'il pardonne tout. C'est une chose qui ne se pardonne pas. Ou bien cet homme est lâche et vous le méprisez, ou bien il est indu-

gent et c'est lui qui vous méprise. Et puis celui à qui l'on peut tout faire, impunément... Non, n'est-ce pas, ou est le plaisir?

A votre place je demanderais à la marguerite de me répondre «un peu». Voilà le véritable amant, l'homme qui n'aime qu'un peu. Avec lui au moins on n'est jamais tranquille, on ne s'endort pas dans la médiocrité du bonheur. Où il y a de l'inquiétude, il y a de l'espoir. Le cœur bat plus vite. On court avec fièvre aux rendez-vous. On ne sait jamais quelle sera son humeur, ni même s'il viendra... On l'attend.

Maurienne

O ABOU EL SABR...

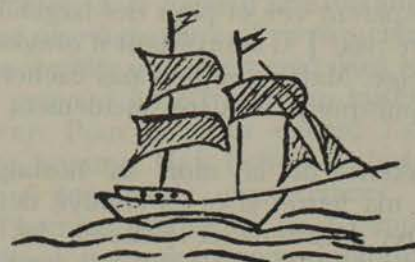
*O Abou el Sabr, galope mon âne;
A taquiner l'herbe au bord du chemin
Ne lambine pas. De notre cabane
Nous sommes partis bien tôt ce matin,
Mais à l'horizon le soir filigrane
Les fils que la nuit va tisser soudain.*

*O Abou el Sabr, galope mon âne,
Même si la soif sèche tes naseaux
Passe sans courber le cou, bien qu'émane
Un puissant arôme à fleur des ruisseaux.
Mais pense plutôt que les caravanes
N'ont d'eau à donner au cri des chameaux*

*O Abou el Sabr, galope mon âne,
Même si ton pied bute à chaque pas
Au caillou méchant chercheur de chicanes
Relève le front et ne te plaint pas.
Pense au lourd zébus pris dans les lianes
Le pied prisonnier comme dans les lacs.*

*O Abou el Sabr, galope mon âne,
Long est le chemin qui mène à son cœur,
Mais quand paraîtra l'huis de ma sultane
Je saurai payer ton probe labeur:
Mes mains t'offriront une pleine manne
De carotte douce et de trèfle en fleur.*

LOUIS OVIDE



Lettres Néo-grecques

COSTAS CRISTALLIS



COSTAS CRISTALLIS
(1868-1894)

Le nom de Costas Cristallis a de nouveau passé, ces derniers mois, et, surtout, ces dernières semaines, au premier plan de l'actualité. Le poète des *Chants du Village et de la Bergerie*, dont M. Costas Kérofilas a évoqué la brève vie douloureuse, n'a jamais cessé, depuis 1894, quand il exhalait son dernier soupir, d'attirer l'intérêt des gens de lettres, que ce fût pour exalter son inspiration, parfumée des fleurs des champs et de l'air de la montagne, ou pour faire le procès de sa technique qui, par son attachement aux modes du folklore, excite le mépris d'un certain nombre de ses critiques.

Plus que tout, le mal de poitrine auquel il succomba, à peine âgé de vingt-six ans, a donné à sa physionomie le pathétique des Millevoys et des Keats. Jeté par le vent de l'adversité loin de son village natal, Syrako, sur le majestueux Pinde, où il vit le jour en 1868, terré dans les sous-sol athéniens où un implacable «struggle-for-life» l'avait précipité, suffoqué par la poussière et l'antimoine de l'imprimerie et les tempes baignées d'une sueur mortelle, le malheureux poète épirote sent peu à peu ses forces décliner, comme la fleur qui meurt dans un vase pour avoir été arrachée à l'air des champs et au soleil.

Les lettres que Costas Cristallis avait envoyé à son ami M. D. Alexopoulos à Corfou et qui ont été dernièrement publiées, éclairent d'un jour nouveau l'âpre drame du poète. «Je travaille doublement. Avec le corps et l'esprit; je n'ai ni repos ni sommeil. C'est ainsi que ma santé est minée et que je décline de jour en jour. Aussi ne me demande plus, Mitro, des nouvelles sur ma santé. Je ne suis pas de ceux qui se désespèrent vite et pour des bagatelles. Moi je ne désespère pas. J'ai essuyé tant d'orages et de tempêtes de neige. Mais je ne dois pas cacher cette pauvre vérité puisque je vois très lucidement mon gouffre».

En présence de la mort sa nostalgie éclate: «...déchire ma lettre, si tu es ennuyé de lire une si longue lettre, déchire-la et jettes-en les morceaux dans la mer, du côté de l'Epire, en les poussant de ton bâton pour qu'ils aillent en face, à ses rivages

bien aimés. Je voulais t'inclure dans ma lettre une larme chaude que tu coulerais sur l'onde et que tu enverrais de ma part à ma patrie. Mais mes yeux sont à présent secs, leurs sources fraîches ont tari (parce que la larme est un baume à l'homme, c'est-à-dire à son âme, toutes les fois qu'un mal du coeur en fait mouiller le sol), plus une larme ne m'est restée. J'en ai tant versées! Ma pauvre patrie! Il ne me reste, à cette heure, pas même une seule pour toi! Mon ami, Mitro, là où tu te trouves, en face d'elle, sors un jour sur quelque éminence solitaire, fixe ton regard au loin, vers l'Epire, rassemble toutes tes forces et crie fort, très fort: Epire, salut d'un de tes fils, qui se meurt par amour pour toi, en exil. Je veux que le vent porte, sur ses ailes, ta voix à ma patrie, je veux que mon nom résonne dans ses vallées et ses plaines! Qui sait, serais-je assez heureux pour fouler encore le sol sacré du glorieux Souli, pour boire l'eau immortelle du Vieux Plinde, mon Père!»

Ce sont les visions qui ont hanté toute sa vie le poète. On en trouve l'expression passionnée dans ses vers. Ils constituent un hymne ardent à la nature, aux paysages champêtres, aux vallons boisés, aux montagnes qui ont servi de cadre à sa jeunesse et dont il a si cruellement senti la privation dans son exil à Athènes.

Si nous laissons pour le moment à côté le sujet si controversé de la valeur du genre qu'il a introduit dans le Parnasse grec, il est un fait que l'amour pour la nature de Cristallis le désigne tout naturellement à tous ceux qui ont pris à tâche de propager parmi les classes sédentaires de nos villes l'esprit excursionniste et la vie au plein air. Aussi ont-ils mis leur mouvement sous le signe du poète des *Chants Champêtres* et des *Chants du Village et de la Bergerie*. C'est ce qui explique sa vogue. Une Société d'excursionnistes dresse un buste du poète dans un square de Larissa; une autre aménage la plus haute source du Parnès, Skipiza ou Aétovrissi, en souvenir de Cristallis: toutes les sociétés excursionnistes, d'autre part, se groupent en une imposante manifestation pour inaugurer le monument élevé au poète à Hagia Triada du Pentélique. Et la liste des initiatives prises pour honorer la mémoire de Cristallis ne s'épuise pas par cette brève énumération.

Il ne serait pas sans intérêt de relever la place faite, dans ces manifestations, au Mont Pentélique. Cette belle montagne, célèbre par ses carrières comme par sa nature incomparable, qui attire, pendant la belle saison, par légions, les Athéniens, était, à la fin du XIXe siècle, beaucoup moins accessible en raison de la difficulté des communications. Après avoir attiré une illustre solitaire étrangère, le Mont Pentélique devait servir de refuge aux rares évasions du poète en mal de son «Père» le Pinde.

Un poème posthume, paru dans la revue «Parnassos», évoque d'une façon émouvante ces équipées nostalgiques de Cristallis:

.....
 Chaque fois que je me mets en marche,
 O montagne, pour jouir de toi,
 En traversant de la plaine basse
 L'étendue fastidieuse,
 Fastidieuse et sans fraîcheur,
 Brûlée par le soleil,
 Ton air parfumé
 Et chargé de rosée fraîche,
 Fond et vient
 A ma rencontre.
 Il pénètre mes entrailles
 Et me donne une nouvelle force
 Pour franchir la plaine,
 Pour atteindre tes contreforts ombreux.
 Et j'arrive, par ton amour,
 Exalté et ardent,
 Et j'embrasse ton corps
 Les beautés incomparables
 De mon regard brouillé
 Et faible et timide,
 Car ma poitrine ne suffit pas
 Ni mes bras à t'embrasser.

.....
 Que d'autres louent la splendeur
 Des marbres que tu caches dans ton sein,
 Et dont l'art se sert
 En des âges à jamais passés pour faire les dieux.
 Que d'autres chantent de mille façons
 La vie amoureuse
 Et la fin triste
 De la Dame franque.
 Moi je n'étendrai pas la main
 Sur tes seins blancs
 Et je ne me lamenterai pas avec douceur
 Sur d'anciennes amours étrangères.
 Je veux crier tout haut
 Tes charmes magiques,
 Baignés de soleil, resplendissants,
 Qui éveillent mes désirs
 Et me font écarquiller les yeux,
 Qui voient, dans tes charmes,
 Les charmes d'autres montagnes.
 Si tu savais, belle montagne,
 Ce qu'évoque pour moi
 Chaque cèdre, chacun de tes pins,
 Un torrent, une source!
 Si tu savais comme je frémis
 Par le murmure mystérieux
 De ton plante sauvage!
 Si tu savais comme même sa rugueuse,
 Son écorce sans grâce
 Devient dans mes mains
 La chair la plus douce
 Si tu savais, belle montagne,
 Quels souvenirs évoquent pour moi
 Les profondeurs que personne n'a foulées
 De ta vallée noire!

.....
 Si tu savais, belle montagne,
 Quels désirs éveille en moi
 Même une de tes humbles fleurettes
 Par son odeur.
 Si tu savais comme l'odeur

Même de tes herbes, de tes buissons,
 Est pour moi le parfum
 D'une herbe magique et rare!
 C'est ce qui me fait t'aimer,
 Ma montagne, plus que toutes les autres!

.....
 Le Pantélique est pour Cristallis la montagne qui lui rappelle, plus que toute autre, cette montagne qu'il chérit d'une affection si tendre et qu'il va jusqu'à appeler, dans sa correspondance, «son père», le Pinde. On observera l'intensité de ses sentiments qui inspirent au poète une véritable sensualité vis-à-vis de l'objet aimé. Sa passion a pu donner ainsi à ses souvenirs de jeunesse une forme plastique saisissante. L'invite aux champs et aux montagnes a, dans ses vers, une étrange persuasion. Les amoureux de la nature n'auraient vraiment pu trouver un patron plus qualifié!

Costas Cristallis fait son apparition dans les lettres grecques à un moment décisif. L'horizon est occupé par les bardes romantiques qui cultivent la grandiloquence et l'infatuation. L'organe de la langue est faussé. On cherche à entraver son évolution naturelle par un atticisme froid et élégant qui ôte aux accents lyriques les plus passionnés toute leur persuasion. Plus que tout, les poètes de cette période cherchent leurs inspirations en Occident. Un poème n'est considéré comme parfait que s'il est farci de grandes vérités premières ou d'idées majestueuses. C'est là toute une littérature complexe et maniérée, qui trouvera sa meilleure expression dans quelques poèmes qui chantent encore dans la mémoire des plus âgés, mais qui, dans son ensemble, ne peut avoir d'écho durable dans l'âme du public.

Jean Psichari donnera une ou deux années plus tard le coup de boutoir avec son célèbre ouvrage «*Le Voyage*». C'est la réaction, non sans excès elle-même, qui ouvrira néanmoins la voie à nos grands poètes du xxe. siècle. A proprement parler, on ne pourrait par qualifier Costas Cristallis de précurseur. Mais sa langue donne un son si nouveau sa simplicité est si touchante et si sincère, enfin le ton bucolique de ses poésies est si frais, u'il ne tarde pas à attirer l'attention des cercles littéraires.

Achille Paraschos est émerveillé par l'excellence de son organe, bien que des considérations de prestige le retiennent dans ses appréciations. Irinéos Asopios accueille les poèmes de Cristallis dans son almanach et Emmanuel Rhoidis loue bien haut son talent. Le poète proscrit a été, de très bonne heure, obligé de dire adieu aux bancs d'école. La lutte pour la vie lui laisse très peu de loisir. Son désir de s'instruire est, néanmoins, si fort qu'il n'hésite devant aucun sacrifice. A la lueur d'une chandelle, le corps meurtri par une tâche dure, il va parachever son éducation. Les amitiés qu'il s'est créées dans le monde des lettres ne peuvent lui offrir qu'un misérable salaire d'imprimeur. Pour une fois encore l'art ne peut nourrir son homme. Mais l'effort d'abnégation et de courage que suppose la persévérance, dans cette voie, de l'homme prédestiné rend l'apport de Costas Cristallis à notre patrimoine littéraire plus beau et plus touchant.

On peut suivre la ligne ascendante de cet effort dans les «*Oeuvres Complètes*», dont le premier volume, contenant, à peu de choses près, tous les vers de Costas Cristallis, a récemment paru par les soins pieux de son frère, le général Cristallis (*), avec le concours de M. Chr. Angelomatis.

Les Ombres des Enfers et le *Moine de la Clissoura de Missolonghi* révèlent un esprit qui n'a pas encore découvert toutes ses forces et ses possibilités. Hâtons-nous d'ajouter que le poète se trouvait encore à l'âge de l'adolescence quand ces poèmes virent le jour. La littérature patriotique avait eu en lui un profond écho. Il en est influencé dans son inspiration comme dans sa technique.

Mais la maturité sera extrêmement rapide chez Cristallis. Avant d'avoir atteint sa vingt-sixième année, il est en pleine possession de tous ses moyens. Il a trouvé son chemin en renonçant aux visions épiques. Sa Muse n'est vraie que dans l'atmosphère de son enfance agreste et bucolique. Sa nostalgie aiguë et lancinante lui donnera des accents touchants. Quand le jury du Concours Poétique Philadelphios prit connaissance du recueil *Chansons Champêtres*, bien que fort peu préparé à goûter un genre si nouveau, il fut, d'emblée, subjugué par le charme si prenant de cette poésie.

*
**

Les *Chants du Village et de la Bergerie* marquent l'apogée de l'art de Cristallis. Cet art, nous l'avons dit, a conquis un nombre considérable d'admirateurs. Le général Cristallis relève, d'une façon caractéristique, qu'au long d'une carrière militaire qui l'a conduit dans presque toutes les parties de la Grèce, son nom ne cessa jamais de réveiller l'écho du poète. Les vers, de celui-ci, empruntant la mesure et la tournure des chants du folklore, parlent directement à l'âme des plus humbles. Mais c'est précisément ce qu'une partie de la critique reproche à Cristallis. Elle lui conteste toute originalité, elle met en doute son talent poétique. A en croire certains critiques, Costas Cristallis est une espèce de photographe, un esprit à peine dégrossi, qui a usurpé les trésors du folklore et s'en est fait des oripeaux. Parmi ses détracteurs, il y en a qui lui reprochent même son manque d'instruction, son ignorance de pays étrangers. Ses vers ne sont que l'écho affaibli de la Muse populaire.

Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un esprit bien fort pour faire justice de critiques si extravagantes. Ce qui est à retenir parmi les griefs adressés à Cristallis c'est son attachement aux rythmes et aux thèmes du folklore. Son univers n'excède pas les limites de son pays montagnard, et, même dans ces cadres étroits, il se borne parfois à n'être qu'un habile imitateur. Je ne crois pas cependant me tromper en avançant que, dans ses imitations comme dans ses pièces originales, Cristallis s'avère un poète d'une qualité très pure. Nourri de chants du folklore et séduit, comme tout le monde, par les rares beautés qu'ils renferment, il aurait été, si les circonstances de sa vie avaient été autres, s'il avait été plus choyé par le sort et si, surtout, il avait pu vivre en paix dans son village natal, un imitateur plus ou

moins heureux de la Muse populaire, ne dépassant pas, de toute façon, la moyenne.

Mais une fatalité inhumaine l'arrache, adolescent encore, des bancs de l'école et le jette, proscrit imberbe et sans ressources, sur le pavé d'Athènes. Une sensibilité presque malade fera de son exil un drame qui se renouvelle à chaque aube et qui ne finira qu'avec son dernier soupir. C'est ce qu'il faut pour que les froids linéaments de sa technique empruntée s'animent d'une vie propre, d'une vie frémissante et douloureuse qui donne à la poésie de Cristallis un accent profondément humain et personnel.

Ce n'est pas sans avoir beaucoup hésité que je tente de reproduire ici quelques vers de son poème «*Au Stavraétos*» (Aigle du Pinde) qui illustre de façon caractéristique l'esprit du poète. Cristallis a commencé par retracer la vie de l'aigle qui, né oisillon sans forces, grandit et prend son vol, amoureux du tonnerre, jouant avec les éclairs, souverain incontesté du monde ailé de la plaine et de la montagne :

*Ainsi naquit petit le désir en mon sein
Et, oisillon sans forces et sans jugement, mon aigle,
Il grandit, se revêtit de plumes, se fit un corps et des*
[serres
*Et m'ensanglante le coeur, me déchire les entrailles.
Et mon désir est devenu à présent aigle, fée et dragon
Et s'est cantonné dans les tréfonds de mon corps*
[décharné,
*Et dévore secrètement mon foie, mine ma jeunesse.
Je suis las de marcher sous le soleil et la pluie de la*
[plaine
Je veux monter haut; je veux me réfugier, mon ai-
[gle,
*Dans ma vieille demeure, dans mon nid premier,
Je veux retourner aux montagnes, je veux vivre*
[avec toi.
*Je veux que le farouche sanglier, l'ours et le cerf
Soient ma compagnie quotidienne et chère.
Chaque soir, chaque aube, je veux que le vent froid
Viennne de la vallée comme une mère, comme un frère,*
[re,
Me caresser les cheveux et ma poitrine découverte.

AL. BEINOGLOU

(*) Il est possible, cependant, qu'une importante partie de l'œuvre du poète des «*Chants du Village et de la Bergerie*» ait été onéantie quand, selon le général, Mme Cristallis mère, redoutant de cruelles surprises, détruisit en 1902 une malle contenant des livres et des manuscrits de son fils. Une légende qui eut également un certain crédit porte que la fille de la maison où logeait Cristallis et dont il s'était épris, brûla, à sa mort, tous les manuscrits et les livres trouvés dans la chambre du poète. Une autre version prétend que c'est la mère de celle-ci, craignant les microbes de la tuberculose dont le poète fut victime, qui livra ses effets aux flammes.



Vingt six ans après...

UNE ÉVOCACTION POÉTIQUE DOULOUREUSE

Il y a vingt-six ans exactement, le grand poète belge, Emile Verhaeren, entra dans la mêlée. C'était d'ailleurs l'époque où, dans sa correspondance affectueuse avec Romain Rolland, il précisait sa position, ou mieux son état d'âme.

Comme aujourd'hui, la Belgique violée, trahie, se défendait âprement contre ses envahisseurs et ses bourreaux. Interrompu dans l'accomplissement de son oeuvre poétique, où l'amour de l'homme épuisait ses vers, il conserva son génie à l'expression d'une haine implacable, sentiment inconnu de lui jusqu'à cette époque.

D'ailleurs, plus tard, en pleine guerre, avant sa mort banale et accidentelle, se trouvera expliquée cette prévision révélée et les «*Flammes hautes*», publiées posthument, nous apprendront qu'il était dès 1914, époque de la création de ce dernier ouvrage, mu par un sentiment profond.

«...Bondissez-donc, désir humain, tendresse humaine

*Aussi loin que vous mène ou la lutte ou l'accord!
Que votre amour soit neuf, et neuve votre haine
Sur la terre pleine de morts.»*

C'est que Verhaeren a vu ses Flandres souffrir et lutter. Il a vu les hordes germaniques fouler ses belles routes et les rues des villes anciennes qu'il a chantées. Autour de lui, surpris dans ses rêves humanitaire, il a vu gémir et pleurer.

Alors, successivement, il écrit «*La Belgique sanglante*», acte d'accusation qui ne périra pas contre l'Allemagne «incivilisable», puis «*Parmi les Cendres*», et encore «*Les villes meurtries de Belgique*» et enfin «*Les Ailes Rouges de la Guerre*» d'où nous extrayons ici, sans pouvoir hélas discerner le souvenir d'une époque atroce de l'actualité plus infernale encore, le poème suivant :

CEUX DE LIEGE

*Dût la guerre mortelle et sacrilège
Broyer notre pays de combats en combats,
Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera
Ceux qui sont morts pour le monde, là-bas,
A Liège.*

*Ainsi qu'une montagne
Qui marcherait et laisserait tomber par chocs
Ses blocs
Sur les villes et les campagnes,
S'avavançait la féroce et pesante Allemagne.*

*Oh! Tragique moment!
Les gens fuyaient vers l'inconnu, éperdument;
Seuls, ceux de Liège résistèrent
A ce sinistre écroulement
D'hommes et d'armes sur la terre.
S'ils agirent ainsi,*

*C'est qu'ils savaient qu'entre leurs mains était remis
Le sort*

*De la Bretagne grande et de la France claire,
Et qu'il fallait que leurs efforts,
Après s'être acharnés, se doublassent encor
En des efforts plus sanguinaires.*

Peu importait

*Qu'en ces temps sombres,
Contre l'innombrable empire qu'ils affrontaient,
Ils ne fussent qu'un petit nombre;
A chaque heure du jour,
Défendant et leur ville, et ses forts tour à tour,
Ils livraient cent combats parmi les intervalles;
Ils tuaient en courant, et ne se lassaient pas,
D'ensanglanter le sol à chacun de leurs pas,
Et d'être prompts sous les rafales*

Des balles.

Chaudfontaine et Loncin et Boncelle et Barchon

*Retentissaient du bruit d'acier de leurs coupoles;
Ils assaillaient la nuit, le jour, sur leurs épaules,
La charge et le tonnerre et l'effroi des canons;*

A nos troupes couchées

Dans les tranchées,

Des gamines et gamins

Distribuaient le pain

Et rapportaient la bière

Avec la bonne humeur indomptée et guerrière.

On y parlait d'exploits accomplis simplement,

Et comme, à tel moment,

Le meilleur des régiments

Fut à tel point fureur, carnage et foudroiement,

Que jamais troupe de guerre

Ne fut plus ferme et plus terrible sur la terre.

La ville entière s'exaltait

De vivre sous la foudre;

L'héroïsme s'y respirait

Comme la poudre;

Le coeur humain s'y composait

D'une neuve substance

Et le prodige y grandissait

Chaque existence.

O vous, les hommes de demain,

Dût la guerre mortelle et sacrilège

Nous écraser encore dans un dernier combat,

Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera

Ceux qui sont morts pour le monde, là-bas,

A Liège.

EMILE VERHAEREN

Lettres Néo-grecques

MARINOS KONDARAS

Nouvelle d'Argyris Eftaliotis.

Dès l'enfance, j'ai aimé les excursions. J'embarquais cordages et harpons, je détachais la barque, et en route pour la pêche. Parfois l'envie ne me venait point de pêcher; qu'un vent s'éveillât alors, je hissais l'antenne, j'ouvrais la voile, et cinglais vers la haute mer. J'abordais sur la rive opposée, au point où me portait ma chance. Je débarquais et j'allais à la recherche du nouveau.

Un jour, le vent d'ouest me porta vers Nerochori et, dès j'eus touché terre, le pieux désir me vint d'aller offrir un cierge à saint Nicolas, patron du pays. En route, je croisai un enterrement. Il sortait d'une petite maison au bout du village et l'on emportait le cercueil à l'église. « Mauvais signe ! » me dis-je. C'était un enterrement de vieille femme; et il y avait encore quelques vieilles femmes et deux ou trois hommes.

Je me mêlai à eux et nous pénétrâmes dans l'église. « Belle distraction, pensai-je; sortir pour une promenade et suivre un enterrement; Et toute la nuit ensuite, n'avoir plus devant les yeux que cette image attristante !... » Dans tout le village il n'y avait pas d'autre église que Saint-Nicolas qui était petite, basse, très obscure et vieille peut-être de cent ans. Ni colonnes au dedans, ni coupole au-dessus; elle était simplement surmontée d'une terrasse, comme les maisons; elle n'avait que de petites fenêtres et, au lieu dallage, la terre nue.

Cependant, les colonnettes de l'autel, en bois de noyer, étaient d'un fin travail et atteignaient presque le toit. Là était concentrée la richesse de cette église: l'icône de saint Nicolas, occupait une place plus grande que la Vierge même; la veilleuse, faite d'un énorme lingot d'argent; des couronnes, des ornements sans nombre; des caïques orfèvres et des ancres d'or; si bien qu'on voyait à peine le visage du saint à travers la profusion du métal précieux.

Le temps de ce rapide examen, et le cercueil était déjà au milieu de l'église. Les psalmodies ayant un instant cessé, on n'entendit plus que le crépitement léger des cierges et des lampes, et, lorsque le prêtre commença l'office, je me retournai pour considérer le vieillard. Il tremblait des pieds à la tête, et on continuait à le soutenir comme s'il eût été épuisé par une grave maladie. Voûté, mais très grand, blême, d'épais sourcils broussailleux ombrageant largement ses yeux, les lèvres tremblotantes, la moustache et les cheveux tout blancs, c'était encore un beau vieillard; mais il faisait vraiment pitié.

Un demi-heure après, nous nous rendions au cimetière, situé contre l'église, et les premières pelletées étaient bien vite jetées dans la fosse. Le vieux n'en put supporter davantage. Il roula sur l'herbe, murmurant des mots sans suite; puis il ne parla plus. Alors, on essaya de le ranimer avec de l'eau et on le dressa sur ses jambes. Mais il ne revenait toujours pas à la vie et on dut le porter dans la cellule du *bap-*

pas. Là, enfin, il ouvrit un peu les yeux et jeta un regard sur l'icône de saint Nicolas. Puis, de nouveau, il fut complètement immobile: il était mort.

Je sortis, prenant la direction du quai d'escale. Tout le monde savait déjà que le vieux Marinos Kondaras était mort de douleur pour avoir perdu sa bien-aimée Lemoni. Je pris un tabouret, m'assis près du rivage et tirai ma pipe.

J'étais ainsi à fumer en rêvassant quand vint à moi le capitaine Thanasi qui me souhaila la bienvenue. Nous nous connaissions, car il se rendait fréquemment à la cote d'en face pour porter le poisson. Je lui proposai amicalement de se rafraîchir et il accepta de bon coeur.

Thanasi avait la causerie facile et un sujet s'imposait à lui: le vieux Marinos Kondaras, la mouette des îles Masquées, qui autrefois avait fait trembler tout le Levant. Le capitaine parla ainsi:

— J'étais tout gamin, mousse sur la bombarde du capitaine Manoli (Dieu le garde!) lorsque parut un jour la barque de Marinos Kondaras. Dieu sait de quels lieux on le pourchassait! Et il venait se cacher dans ce trou. Jamais sa situation n'était bien nette: constamment compromis dans quelque meurtre ou quelque vol. Il arriva avec cinq ou six gros crabes dans son bateau, quelques huitres, des oursins. Prétexte d'affaires. Homme intraitable, la lame de son couteau était souvent rouge, parfois de son propre sang, car étant ivre, il lui arrivait de se paillader lui-même pour montrer sa bravoure.

Ah! c'était bien un pallikare, le démon! Et un beau gars!

La barque à peine amarrée, il sauta à terre et courut tout droit à la vigne de Gligori Phiseki, dont il franchit la clôture, et emplissant un tablier de raisin, il revint tranquillement comme si de rien n'était. Mais, à la sortie, voilà que le propriétaire tomba sur lui. Gligori était alors le plus hardi gars du village et un braillard infernal; il mena un bruit terrible en voyant le voleur. Kondaras se mit à rire tout doucement et continua à marcher vers sa barque. Alors Phiseki s'élança. Ses cris avaient déjà ameuté les voisins qui accoururent l'un après l'autre. Sans nulle émotion, Marinos s'assit dans sa barque, mangeant son raisin, dont il offrit leur part à ses compagnons. Les nôtres s'échauffèrent. Ils ne firent qu'un bond dans l'embarcation, s'efforçant de saisir Marinos qui se leva alors, sauta sur la grève, brandissant son couteau et leur dit:

— Echappés d'enfer! Ne savez-vous pas que je suis Marinos Kondaras?

Tous s'arrêtèrent, immobilisés par ce seul nom, Phiseki, cependant, ne voulut pas, de crainte du ridicule, paraître lâcher pied aussi facilement.

— Et moi, dit-il, on m'appelle Gligori Phiseki. Si tu ne crains pas de te mesurer avec moi, jette ton couteau et viens; nous lutterons sur le sable.

Marinos regarda Gligori bien dans les yeux et sourit.

Il enleva son gilet, le jeta par terre avec le poignard et se mit à marcher en rond tout en balançant les mains d'une certaine manière comme s'il entraînait en danse. Gligori, de son côté, fit aussitôt les mêmes gestes.

— Celui qui tombe paie à boire, ce soir, à toute la compagnie?

— Et jusqu'au matin, répondit Marinos.

— Avec les violons?

— Avec les violons.

Ils se lancèrent mutuellement des oeillades féroces et ils fondirent l'un sur l'autre. Le temps de dire *amen* et Kondaras avait saisi Phiseki par la taille et l'avait jeté sur le sol, jambes en l'air.

— C'est assez, Gligori, ton dos a touché terre, cria un spectateur.

Gligori se releva, se secoua et remit son gilet, songeant qu'il aurait mieux valu ne perdre que les raisins.

Le soir, le cabaret de Theochari regorgeait de buveurs. Tout le village était assemblé devant la terrasse, pour voir le célèbre Kondaras; et lui, que toute aventure transformait en bête féroce, semblait maintenant un ange. Il n'appartient qu'aux îles Musquées de mettre au jour de tels gars: la sveltesse du cyprès, la taille à prendre dans une bague, les yeux grands et beaux comme ceux des filles, et la moustache noire en croc. Tout le monde l'admirait, juché sur son tabouret, et buvant à la santé de Gligori, qu'il appelait «frère» en louant le velouté de ses raisins.

Gligori s'énorgueillissait de l'avoir pour ami, encore qu'il eût le dessous. On envoya chercher les violons à Megalochori, et sitôt qu'ils furent là les chants commencèrent et, après minuit, la bande sortit pour la sérénade, se dirigeant vers la maison de Phiseki. Gligori habitait alors avec sa belle-mère et sa soeur Lemoni; et il exigea que celle-ci vint verser à boire. La jeune fille dut sortir de son premier sommeil et faire sa toilette: un ordre de son frère faisait loi, et d'ailleurs Gligori avait des vues pour elle sur un des hommes de la compagnie qui était là.

Elle parut donc, toute endimanchée, pour offrir le plateau. C'était une belle jeune fille de dix-huit ans aux cheveux blonds et aux yeux noirs; et tous, en l'apercevant, oublièrent la fête, mais surtout Marinos Kondaras, qui manqua en perdre la tête. Frisant et refrisant sa moustache, il faisait celui qui ne voit pas; et en réalité ses regards enveloppaient ardemment la jeune fille. L'ingénu Gligori n'y prenait pas garde, ayant en sa soeur une telle confiance que le diable lui-même n'aurait pas excité ses soupçons; au contraire, il tirait vanité de la contemplation dont elle était l'objet. Et ainsi Lemoni fut tout le temps sur pieds, entrant, sortant, versant à boire aux convives joyeux.

Chants et danses avaient repris, mais Marinos n'avait plus de goût à ces folies. Feignant d'avoir trop bu, il s'était assis dans un coin et frisait sa moustache. On aurait cru que Satan conversait tout bas avec lui, tant il paraissait troublé!

Aux premiers feux du jour, Phiseki le prit par la main et l'entraîna de nouveau dans la danse.

— Le vin a vite fait de vous endormir, vous autres gens de mer, lui dit-il.

Marinos obéit et, comme un homme qui a besoin de s'étourdir, reprit la danse avec un mouvement endiablé. Puis il voulut chanter et jeta un écu au violoneux qui lui demanda quel air il voulait. Alors, pour la première fois furent chantées ces paroles que nous entendons encore aujourd'hui dans les noces du pays:

*Tu as des yeux noirs et des cheveux blonds
Et sur ta joue un grain de beauté d'or.*

Et quand il eut fini, Marinos retomba dans sa méditation. Puis, tout à coup, il se tourna vers Phiseki:

— Ah! je n'y tiens plus, mon Gligori, dit-il; qu'elle revienne nous verser à boire et je m'en vais.

Gligori, complètement ivre, fit encore venir Lemoni et le malheur arriva, Marinos se leva, empoigna son verre et, regardant fixement la jeune fille, il lui parla, comme s'il eût été seul devant elle:

*Je suis entré dans ta vigne pour y trouver du raisin
[doux,
Je n'en ai pas trouvé de plus doux que ta lèvre.*

Et, disant cela, il se pencha et lui prit un baiser.

Une telle attaque était chose inouïe dans notre honnête village. La jeune fille rougit et s'éclipsa. Dehors, elle pleura comme un enfant. La belle-mère s'avança pour la première fois au centre du groupe et invectiva Gligori. Toute la compagnie fit silence. Les violoneux s'enfuirent et les autres suivirent un à un. Gligori semblait sortir d'un rêve. Il regarda un instant autour de lui, puis il parut enfin comprendre et fondit sur Marinos.

Mais l'ange était redevenu bête fauve, Kondaras brandit son couteau et jeta à Gligori un regard démoniaque. Plusieurs personnes se précipitèrent sur lui, lui arrachèrent son arme, l'entraînèrent jusqu'à sa barque et, en cours de route, entrant rapidement chez eux, prenaient l'un un pistolet, l'autre un couteau, un troisième une hache. Arrivés au quai, ils se rangèrent en bataille et sommèrent Marinos de s'en aller tout de suite avec ses matelots s'ils ne voulaient pas être coulés à fond.

Ceux de Marinos n'étaient pas en nombre et tous ivres. Marinos prit la gaffe, gagna le large et leur jeta dans un rire amer:

— A la prochaine!

Gligori arriva trop tard, armé d'un tromblon, et, voyant la barque en fuite, il devint comme enragé, entrant dans l'eau pour courir sus. Sottises d'homme ivre! On le ramena et on l'obligea à entrer chez lui.

Quand Marinos eut gagné la haute mer, une sauvagerie monta en lui, il demeura d'abord silencieux, puis se tourna vers ses compagnons et leur dit:

— Enfants, je vous ai sortis de pas mal d'affaires risquées; il faut que vous m'aidiez encore aujourd'hui. Cette jeune fille, je veux l'enlever, je la veux pour femme; j'ai fait le tour du Levant et des Iles sans trouver celle qui devait faire battre mon cœur, et maintenant que je la connais, que je l'aime, il me faudrait renoncer à elle!... Par Saint Nicolas, je l'aurai ou je mourrai, et elle avec moi!

Tous savaient que Marinos Kondaras ne badinait pas.

— Mais si elle ne veut pas? questionna l'un d'entre eux.

— Si elle ne me veut pas! dit-il; tu n'as donc pas vu, benêt, comme elle rougissait sous mes regards. Eh! bêta, tu parles comme si tu n'avais jamais vu de femmes. Tirons vers le cap en face. Ce soir nous descendrons à Therma. Je débarquerai seul, déguisé en mendiant; vous attendrez sur le rivage.

Ainsi fut fait. A la nuit close, un mendiant heurta à la porte de Phiseki. Gligori était au cabaret et les violons n'étaient pas encore partis. La vieille jaccassait dans le voisinage. La jeune fille, restée seule à la maison, préparait le repas. Elle avait passé la journée entière dans la honte et ses yeux étaient rouges de larmes. Heureusement, elle était adorée de toutes ses petites amies et elles venaient tour à tour l'assurer de la continuation de leur amitié et que, puisque le déshonneur ne provenait pas d'elles, jamais elles ne la critiqueraient ni dans leurs paroles, ni dans leurs chansons malicieuses; de sorte que vers le soir elle était tout de même un peu consolée. Puis elle s'était mise à penser: «Le maladroit! pour quoi n'a-t-il pas manifesté son amour comme un homme bien élevé doit le faire! Avec deux ou trois mots il aurait tourné la cervelle à Gligori». Et maintenant, c'était fini: elle ne le reverrait plus, ne l'entendrait plus... A ce moment on heurta à la porte.

— Qui est-ce? dit Lemoni.

— Dieu pardonne à tes morts, ma fille. J'entends le monde, mais je ne le vois pas. Prends pitié de moi, fais-moi la charité.

La porte s'ouvrit et Lemoni étendit la main pour offrir un morceau de pain.

— Dieu pardonne à tes morts, murmura encore une fois Marinos. Et il s'élança à l'intérieur.

Lemoni le reconnut tout de suite et s'évanouit. Marinos n'avait pas de temps à perdre. Il jeta les yeux autour de lui, tira son mouchoir, la baillonna doucement, la prit sur son épaule, traversa la cour, sauta par le mur de derrière au milieu des ruines, de là dans un champ, puis dans un autre, s'arrêta enfin sous un arbre et déposa son cher fardeau. Avec un peu d'eau de fleur d'oranger qu'il avait sur lui, il s'efforça de la ranimer et elle ouvrit enfin les yeux. Aussitôt Marinos vit bien qu'il n'avait rien à craindre d'elle et, la débarrassant du baillon, il l'emporta vers la barque.

Les camarades attendaient, l'aviron à la main. En une heure, ils furent à Kalochori. Chemin faisant, la jeune fille avait repris ses sens; mais Dieu sait l'état où elle se trouvait. Marinos eut pour elle les soins d'une mère pour son premier-né, lui parlant, la rassurant, ne risquant ni une parole rude, ni aucune violence. Et alors, doucement la jeune fille respira; son cœur semblait dire des choses rassurantes à son esprit. Puis, tout à coup, la pensée lui vint de sa maison, de son frère, du village, et de la honte, hélas! qui allait faire le sujet des chansons...

Elle s'évanouit encore, nécessitant à nouveau l'emploi de la fleur d'oranger. Tous étaient angoissés. Quand elle se fut remise, Marinos, qui comprenait bien ce qui la dévorait, recommença de lui par-

ler doucement, lui jurant qu'il ne la toucherait pas avant qu'il ne soient bénis, ajoutant qu'on ne les bénirait point tant qu'elle n'aurait pas dit *oui*. Et il prenait les gars à témoin de son serment.

On atteignit Kalochori, et Lemoni n'avait pas encore ouvert la bouche pour articuler une parole. Marinos remarqua que ce n'était plus l'heure de réfléchir, puisqu'on était arrivé; et la jeune fille se mit alors à sangloter. Enfin, au moment où le harpon agrippait le rivage, elle ramassa tout son courage et dit:

— Si tu me fais serment, devant la Vierge et devant Saint Nicolas, en présence du «pappas», que ta vie dorénavant sera paisible et douce comme les paroles que tu m'as dites, que tu abandonneras la mer et le couteau, que tu retourneras dans le village accompagné du «pappas», afin qu'il témoigne que tu m'as prise honnête dans tes mains, si tu me promets de rester avec moi pour toujours, je dirai *oui*.

Marinos ne voulait rien de plus et il aurait promis n'importe quoi pour l'amour d'elle.

On débarqua et, à travers des rues obscures, on se rendit à l'église de Kalochori. Convoqué, le «pappas» commença par refuser ce qu'on exigeait de lui. Mais les couteaux brillèrent et il se décida à revêtir son étole et à effectuer le mariage. Avant la bénédiction, Marinos prononça deux fois le serment convenu, une fois sur l'Évangile, une fois sur Saint Nicolas, que Kondaras craignait davantage encore que l'Évangile.

— En marche pour le retour, et que le «pappas» vienne avec nous, dit-il.

Une heure avant l'aube, la barque atteignit notre port. Les matelots étaient armés en cas d'attaque. D'abord le prêtre sortit seul et marcha vers la maison de Gligori. Là, le bouleversement régnait: on avait couru toute la nuit, fouillant le village avec des lanternes, et l'on s'appêtait à envoyer des gens dans les villages voisins à la recherche de Lemoni.

Le «pappas» ramena le calme. Pénétrant dans la maison, il alla droit à Phiseki affalé sur un siège, les joues entre les deux mains et les coudes sur les genoux, roulant des yeux affolés.

— Mon enfant, lui dit le «pappas», la bénédiction de Dieu soit avec toi. Ne crains rien, ta soeur est toujours aussi pure et honnête qu'à l'heure où elle naquit, et celui qui l'a prise est maintenant devenu un autre homme. Voilà son serment; si tu ne sais pas tes lettres, je vais te le lire:

«Je jure sur l'Évangile et par Saint Nicolas — grande est sa grâce! — qu'à partir du moment où je prends pour épouse Lemoni, fille de Mastro Vassili, de Nerochori, jusqu'à la fin de ma vie j'abandonnerai la mer, je ne jouerai pas du couteau, je vivrai auprès d'elle à Nerochori, je ne prononcerai jamais à son égard une parole amère, mais que je vivrai et mourrai avec elle dans la paix et dans l'amour. Marinos Kondaras».

Phiseki écumait. Le «pappas», homme bien élevé, qui avait vu le monde en son temps, les fit sortir tous et, pendant une heure, ils restèrent seuls, Gligori criant et se débattant.

Quand parurent les premières lueurs de l'aube, les clameurs de Gligori avaient cessé et l'on ne distinguait plus qu'un bruit apaisé de conversation; et

quand le soleil frappa la crête, là-bas, le prêtre, Gligori, toute la parenté et quelques voisins, les violons marchant devant, descendirent au rivage à la recherche des fiancés.

Enfin Marinos et les siens virent ces musiques et ces réjouissances, et se mirent à pleurer de bonheur comme des enfants. Lemoni n'en pouvait plus; elle s'évanouit encore une fois et ce fut Gligori qui l'aspergea avec l'eau d'oranger, la ranima, la fit sortir.

Tout le village s'était réuni pour voir cela, et nous remontâmes tous en entonnant la chanson de la mariée. Je n'oublierai jamais ce cortège-là. Nous allâmes d'abord à Saint-Nicolas. Là, Marinos promit d'échanger sa barque contre une veilleuse d'argent. Tu as dû la voir aujourd'hui à l'église. Après s'être agenouillés, on entra. Les femmes se réunirent. On para la mariée et la noce commença. D'abord, la bénédiction nuptiale, ensuite les réjouissances. Les amusements durèrent le jour et la nuit. J'allai, moi aussi, à la danse: je n'avais pas encore de moustache et c'était la première fois. C'est pourquoi je m'en souviens si bien. Mais je ne puis pas tout te raconter, patron.

Je ne t'ai pas dit quel homme est devenu ensuite cette bête féroce apprivoisée, ni quelle félicité il goûta avec sa Lemoni et avec la vigne que leur donna Gligori. Je ne t'ai pas dit que, durant des années, il refusa de pêcher, au point que le «pappas» de Kalochori, celui qui avait béni leur union, vint lui dire que saint Niclas lui avait demandé en rêve pourquoi Marinos ne pêchait plus. Alors il reprit la mer de temps en temps pour offrir du poisson à sa bien-aimée femme. En somme, patron, ils ont vécu dans leur amour pendant cinquante ans et ils sont morts dans leur amour.

— Allons, bonsoir, capitaine. Il faut que j'aile allumer un cierge à l'église.

C'est ainsi que je pris congé.

Le soleil avait encore une heure à régner. Le silence enveloppait le cimetière. La porte en était clos, ni «pappas», ni fossoyeur. J'ouvris, j'entrai, j'allai vers la tombe de la divine Lemoni. Il y avait deux fosses cote à cote avec une croix par-dessus, faite d'une pelle et d'une pioche.

(Trad. du néo-grec)

ARGYRIS EFTALIOS

S.M. LE ROI GEORGES DES HELLENES EN AFRIQUE DU SUD



S. M. GEORGES II cause avec un soldat Maoris, le jour où il visita le camp néo-Zélandais dans le moyen Orient.

Les Hellènes ont été sensibles aux honneurs dont le Maréchal Smuts, son Gouvernement et le peuple Sud-Africain, entourèrent S.M. le Roi Georges II, lors de son arrivée et durant tout son séjour en Afrique du Sud.

Ces égards ne s'adressaient pas seulement à l'héroïque Souverain qui osa affronter deux grands Empires, mais aussi aux soldats, aux marins, aux aviateurs et au peuple Hellène tout entier, lesquels par leur tenacité, leur abnégation, leur patriotisme et leurs sacrifices montrèrent à l'Univers, qu'ils étaient les dignes descendants de ces ancêtres qui durant trente siècles éclairèrent le monde du flambeau de leur civilisation.

Les sentiments du peuple Sud-Africain et des soldats qui vainquirent, comme leurs camarades hellènes, les Italiens partout où ils les rencontrèrent, sont appréciés de tous les Hellènes. D'ailleurs le Gouvernement hellène en nommant M. Théo. Nicoloudis, comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire auprès du Gouvernement Sud-Africain a fait là un choix excellent. Nul mieux que lui, qui se dépensa sans compter pour raffermir les relations Gréco-Britanniques, ne pouvait occuper ce poste important et éclairer le peuple Sud-Africain de l'effort titanique de la Grèce et sceller une amitié qui restera éternelle.

S.S.

CENTENAIRE DE LERMONTOV

(1814-1841)



MICHEL LERMONTOV

A l'occasion du centenaire de la mort de Michel Lermontov, nous publions ci-dessous quelques écrits de ce grand poète russe qui brillait d'un éclair particulier et qui continue à briller dans le firmament de la littérature russe. Né à Moscou en 1814 il fut tué dans un duel à Peatigorsk (Caucase) en 1841. A seize ans il entra à l'Université de Moscou (1830-1832) qu'il dut abandonner à cause d'une poésie envoyée au Tzar pour lui demander le châtement du meurtrier de Pouchkine. En 1833 il fut admis à l'École des sous-officiers nobles, où il resta jusqu'en 1835. Exilé à la suite d'un duel il fut incorporé dans un régiment d'infanterie au Caucase, où il prit part à la campagne contre les Tcherkesses. De retour à St. Petersburg en 1838, il fut de nouveau réexilé au Caucase où il mourut victime d'un nouveau duel.

C'est en 1833 que Lermontov attira l'attention des lettrés par son poème oriental *Hadji Bey*. En 1829 il ébaucha son célèbre *Démon* qui ne reçut sa forme définitive qu'en 1838. Ses meilleures poésies sont la *Jeune Tcherkesse*, *Ismail Bey*, *Le Boiar Orcha* (1835), *Borodine* (1837), *le chant du Tzar Ivan Vassilievitch*, et *La Jeune Gritschnik* (1838). Entre 1839-40 il publia les premiers fragments de son roman psychologique *Un héros de notre temps* qu'il acheva avant sa mort en 1841 et duquel nous extrayons le chapitre sur «*Maxime Maximovitch*» pour nos lecteurs. Dans ce livre l'auteur a pris un certain plaisir à peindre l'homme contemporain tel qu'il le comprenait et tel qu'il l'a rencontré souvent. Certains ont cru y voir son propre portrait ainsi que celui de ses amis et les vices de sa génération qu'il dépeignit si fortement. Caractère farouche et désolé il a fait entendre de beaux accents de révolte et de tristesse.

MAXIME MAXIMOVITCH

Ayant fait mes adieux à Maxime Maximovitch, je traversai rapidement les gorges du Terek et du Darial, je déjeunai à Kasbek, je pris le thé à Lars et j'arrivai pour dîner à Vladicaucase.

Je descendis à l'hôtel où s'arrêtent tous les voyageurs, et où néanmoins on ne trouve personne à qui l'on puisse faire rotir un faisán ou cuire un borchitch, car les trois invalides qui y font le service sont tellement bêtes et saouls qu'on n'en peut rien obtenir.

On me déclara que je ne pourrai pas partir avant trois jours, car l'occasion à laquelle je devais me joindre n'était pas encore arrivée d'Ekaterinodar. Pour me distraire, je résolus de coucher sur le papier l'histoire de Bella que m'avait racontée Maxime Maximovitch. Je ne savais pas alors qu'elle formerait la première partie de toute une série de récits. Vous voyez qu'un incident insignifiant peut avoir de très graves conséquences...

Mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est une *Occasion*? C'est un détachement d'infanterie soutenu par une batterie, qui escorte les convois à travers la Kabardie entre Vladicaucase et Ekaterinodar.

La première journée fut assez ennuyeuse. Mais, le lendemain matin, je vis pénétrer une voiture dans la cour... Maxime Maximovitch!... Nous nous rencontrâmes comme de vieux amis. Je lui offris ma chambre. Il ne fit pas de cérémonies, me frappa même sur l'épaule et esquissa une grimace qui ressemblait à un sourire. Quel original!...

Maxime Maximovitch excellait dans l'art culinaire. Il prépara admirablement un faisán, l'arrosa avec du jus de concombre, et je dois avouer que sans lui j'aurais fait de piteux repas. Une bouteille de vin de Kakhétie nous aida à oublier la modestie du menu qui ne se composait que d'un seul plat. Ayant allumé ensuite nos pipes; nous nous installâmes, moi près de la fenêtre, et lui près du poêle qu'on avait allumé, car la journée était froide et humide. Nous nous taisions. De quoi pouvions-nous parler?... Il m'avait déjà raconté ce qu'il connaissait d'intéressant, et moi je n'avais rien de particulier à lui dire.

Nous demeurâmes ainsi longtemps. Le soleil descendait derrière les cimes neigeuses, et le brouillard se répandait dans les vallées, lorsque nous entendîmes les clochettes d'une voiture et les cris des cochers.

Quelques voitures chargées d'Arméniens sales et déguenillés pénétrèrent dans la cour; une calèche vide venait derrière: sa légèreté, son confort et son élégance révélaient une origine étrangère. Un homme la sui-

vait: il avait de grandes moustaches et portait une redingote à la hongroise: pour un laquais, il était assez bien mis. On ne pouvait se méprendre sur son état, à la désinvolture avec laquelle il secouait les cendres de sa pipe et gourmandait le cocher. C'était évidemment le domestique gâté de quelque seigneur indolent, une sorte de Figaro russe.

— Hé l'ami! lui criai-je par la fenêtre. *L'occasion* est-elle arrivée?

Il me lança un regard assez indolent, arrangea sa cravate et se détourna; l'Arménien qui le suivait répondit en souriant qu'en effet *l'Occasion* était arrivée, et qu'elle s'en retournerait le lendemain.

— Grâce à Dieu! dit Maxime Maximovitch qui s'était approché de la fenêtre. Quelle merveilleuse calèche! ajouta-t-il. C'est probablement quelque haut fonctionnaire qui se rend à Tiflis. Il ne connaît évidemment pas nos montagnes. Tu plaisantes, cher ami: elles mettront en pièces en un rien de temps l'oeuvre du meilleur carrossier anglais. Mais qui donc pourrait-ce bien être. Allons voir...

Nous sortîmes dans le corridor, à l'extrémité duquel s'ouvrait une porte donnant sur une grande chambre où le laquais, aidé du cocher, transportait les valises de son maître.

— Ecoute, ami, lui demanda le capitaine; à qui donc appartient cette merveilleuse calèche?... hein?... Quelle belle calèche!...

Sans se retourner et tout en déliant la valise, le laquais marmotta quelques paroles entre ses dents. Maxime Maximovitch se facha. Il toucha le malpoli à l'épaule et dit:

— C'est à toi que je parle, ami...

— A qui est cette calèche? Mais à mon maître.

— Et qui est ton maître?

— Péchorine.

— Comment? Que dis-tu? Péchorine?... Ah! mon Dieu! Mais n'a-t-il pas servi au Caucase? s'écria Maxime Maximovitch en me saisissant par la manche.

La joie étincela dans ses yeux.

— Oui... il y a servi... Mais je ne suis chez lui que depuis peu.

— C'est bien ça... Grigory Alexandrovitch? C'est ainsi qu'on l'appelle?... Nous avons été camarades avec ton maître, ajouta-t-il en le frappant amicalement sur l'épaule, mais si vivement que l'autre chancela.

— Permettez, Monsieur, vous m'empêchez de travailler dit le laquais en se renfrognant.

— Oh! Oh! l'ami... Mais sais-tu que nous avons été

des camarades intimes avec ton maître, que nous avons vécu ensemble? Lui-même, où est-il?

Le domestique expliqua que Pétchorine était resté chez le colonel N..., où il soupait et logeait.

— Mais ne viendra-t-il pas ici un moment? demanda Maxime Maximovitch. Ou n'iras-tu pas auprès de lui? Si tu y vas, annonce-lui que Maxime Maximovitch est ici... dis-le-lui... Il saura déjà de quoi il s'agit. Je te donnerai quatre-vingts copecks de pourboire.

Le domestique fit une mine méprisante en entendant ce chiffre modeste; il assura néanmoins Maxime Maximovitch que sa commission serait exécutée.

— Il va accourir tout de suite, me dit Maxime Maximovitch d'un air triomphant. Je vais l'attendre à la porte cochère... Quel dommage que je ne connaisse pas le colonel N...!

Maxime Maximovitch s'assit sur un banc auprès de la porte; et je rentraï dans ma chambre. J'avoue que, moi aussi, j'attendais avec une certaine impatience l'arrivée de Pétchorine. Bien que d'après les récits du capitaine je m'eusse fait de lui une idée assez peu avantageuse, certains traits de son caractère m'apparaissaient néanmoins remarquables. Au bout d'une heure, un des invalides m'apporta le samovar et la théière.

— Maxime Maximovitch, voulez-vous du thé? criai-je par la fenêtre.

— Merci. Je n'en ai pas envie.

— Mais si, prenez-en. Voyez, il est déjà tard, il fait froid.

— Non, je vous remercie.

— Ce sera comme vous voudrez.

— Je me mis à boire mon thé seul. Dix minutes plus tard, mon vieux bonhomme apparaît.

— Vous aviez tout de même raison, dit-il. Il vaut mieux prendre un peu de thé. Mais je voulais attendre. Il y a déjà longtemps qu'on est allé le prévenir, mais il a été probablement retenu.

Il avala rapidement une tasse, refusa la seconde et alla reprendre sa faction auprès de la porte, assez agité. Il était évident que l'indifférence de Pétchorine le chgrinait, d'autant plus qu'il m'avait tant parlé de leur amitié, et paraissait si sûr, une heure auparavant, de le voir arriver en courant à l'annonce de sa présence à Vladicaucase.

Il faisait déjà nuit lorsque j'ouvris ma fenêtre et appelai Maxime Maximovitch, en lui criant qu'il était temps de dormir. Il marmotta quelques mots inintelligibles. Je répétais ma proposition et ne reçus aucune réponse.

Je m'étendis sur le divan, m'enveloppant dans mon manteau; je laissai la bougie allumée et m'endormis bientôt. J'aurais passé ainsi une nuit tranquille, si Maxime Maximovitch, rentré très tard, ne m'avait réveillé. Il jeta sa pipe sur la table, remua les charbons dans le poêle et se mit à marcher de long en large à travers la chambre. Finalement il se coucha, mais longtemps encore il ne cessa de tousser, de cracher et de s'agiter sur son divan.

— Seriez-vous dévoré par les punaises? lui demandai-je.

— Oui, ce sont les punaises, répondit-il avec un profond soupir.

Le lendemain matin, je me réveillai de bonne heure; mais Maxime Maximovitch m'avait devancé. Je le trouvai dehors, déjà assis près de la porte.

— Je dois aller chez le commandant, dit-il. Si Pétchorine vient, faites-moi chercher.

Je le lui promis. Il partit en courant comme si ses membres avaient recouvré la souplesse et la force de leur jeunesse.

La matinée était fraîche et claire. Tels une seconde rangée de cimes aériennes, les nuages dorés s'amoncelaient sur les crêtes. Devant la porte cochère s'étendait une vaste place au bout de laquelle se tenait le marché: ce jour-là, qui était un dimanche, la foule s'y pressait.

Dix minutes après le départ du capitaine, je vis

apparaître sur la place celui que nous attendions. Il était accompagné par le colonel N..., qui arrivé près de l'hôtel, fit ses adieux à Pétchorine et retourna à la forteresse. J'envoyai immédiatement un invalide chercher Maxime Maximovitch.

Le laquais s'approcha de Pétchorine et le prévint qu'on allait atteler les chevaux; lui ayant présenté une boîte de cigares, il reçut de son maître quelques ordres et s'en retourna les exécuter. Pétchorine alluma un cigare, bailla une ou deux fois et s'assit sur le banc près de la porte. Maintenant je dois vous faire son portrait.

Il était de taille moyenne et mince, mais ses larges épaules annonçaient la vigueur d'un corps capable de supporter toutes les fatigues d'un vie errante et les changements de climat, et que n'avaient pu abattre ni la débauche, ni les tempêtes de l'âme. Son veston de velours à deux boutons, tout poussiéreux, découvrait un linge d'une blancheur éblouissante, ce qui est le signe distinctif de l'homme comme il faut; ses gants salis paraissaient être spécialement faits pour sa petite main aristocratique, et, lorsqu'il enleva l'un d'eux, je fus frappé par la maigreur de ses doigts pâles. Sa démarche était indolente, mais j'observai qu'il ne balançait pas les bras, preuve certaine d'un caractère quelque peu dissimulé. Ce ne sont, d'ailleurs, que des marques personnelles basées sur ma propre expérience, et je ne veux nullement vous obliger à les accepter les yeux fermés. Lorsqu'il s'assit sur le banc, son dos droit se courba légèrement, comme si son épine dorsale eut été absolument souple. Son attitude exprimait une sorte de faiblesse nerveuse. Il se tenait tel une grande coquette de Balzac affalée sur les coussins de son fauteuil après une nuit de bal. A première vue, je ne lui aurais pas donné plus de vingt-trois ans, bien qu'ensuite j'eusse été prêt à lui en accorder trente. Son sourire avait quelque chose d'enfantin; son teint était d'une délicatesse féminine. Des cheveux blonds, bouclant naturellement, encadraient un noble front blanc sur lequel on ne distinguait qu'à la longue des traces de rides, qui devaient probablement apparaître beaucoup plus marquées dans les instants d'inquiétude ou de colère. Bien que ses cheveux fussent clairs, ses sourcils et ses moustaches étaient bruns, ce qui est un indice de race chez l'homme, de même que la crinière et la queue noires décèlent la race d'un cheval blanc. Pour terminer son portrait, je dirai encore qu'il avait le nez légèrement retroussé, des dents d'une blancheur éclatante et des yeux bruns. Mais il me faut dire encore quelques mots de ses yeux.

Et d'abord, lorsqu'il riait, eux ne riaient pas. Ne vous est-il jamais arrivé de noter cette particularité étrange?... C'est le signe d'une nature méchante ou d'une tristesse profonde, invétérée. Sous leurs cils baissés, ils brillaient d'une sorte d'éclat phosphorique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ce n'était pas le reflet d'une âme ardente ou d'une imagination enjouée: c'était une lumière semblable à l'éclat de l'acier, aveuglant mais froid. Son regard bref, mais aigu et lourd, laissait l'impression désagréable d'une question indiscrète et aurait pu même sembler insolent s'il n'eût été aussi profondément indifférent.

Toutes ces observations ne me sont peut-être venues à l'esprit que parce que je connaissais certaines particularités de sa vie; sur un autre, Pétchorine aurait produit, il se peut, une impression toute différente. Mais comme je serai seul à vous en parler, il faudra bien que vous vous contentiez de ma description. Je dirai en manière de conclusion qu'il était assez bien de sa personne, et avait une de ces physionomies originales qui plaisent particulièrement aux femmes.

Les chevaux étaient déjà attelés. Leurs clochettes résonnaient de temps en temps, et le laquais de Pétchorine était déjà venu deux fois lui annoncer que tout était prêt: Maxime Maximovitch n'arrivait toujours pas. Absorbé dans ses rêveries, Pétchorine avait les yeux fixés sur les sommets bleuâtres de la chaîne caucasienne et ne paraissait nullement pressé de partir.

Je m'approchai de lui.

— Si vous attendez encore un peu, dis-je, vous aurez le plaisir de revoir un ancien ami.

— Ah oui! répondit-il aussitôt; on m'en a prévenu hier. Mais où est-il donc?

Je me retournai et vis Maxime Maximovitch qui accourait aussi vite qu'il le pouvait... Quelques instants après, il était déjà auprès de nous. Il haletait; la sueur coulait en grosses gouttes sur son visage; les mèches humides de ses cheveux gris s'échappant de dessous sa casquette se collaient à son front. Ses genoux tremblaient... Il voulut se jeter au cou de Pétchorine, mais celui-ci lui tendit la main assez froidement, bien qu'avec un sourire aimable. Le capitaine demeura un instant stupéfait, mais ensuite il saisit avidement cette main entre les siennes, incapable de prononcer une parole.

— Comme je suis heureux, cher Maxime Maximovitch! Eh bien! comment allez-vous dit Pétchorine.

— Et toi?... Et vous?... marmotta, les larmes aux yeux, le vieil homme... Que d'années!... Mais... où...

— Je vais en Perse... et plus loin encore.

— Comme ça? Tout de suite? Mais attendez donc, mon très cher... Nous n'allons pas nous séparer tout de suite. Depuis le temps qu'on ne sait pas vu...

— Il faut que je parte, Maxime Maximovitch.

— Mon Dieu! mon Dieu! Mais pourquoi vous dépêcher ainsi?... J'aurais voulu vous dire tant de choses!... J'ai tant de questions à vous poser!... Eh bien! Vous avez démissionné?... Qu'avez-vous fait?...

— Je me suis ennuyé, répondit Pétchorine en souriant.

— Et vous souvenez-vous de notre existence dans le fort?... Quel beau pays pour la chasse... Vous étiez un chasseur passionné... Et Bella?...

Pétchorine pâlit légèrement et détourna la tête.

— Oui, je m'en souviens; et tout aussitôt il bâilla avec affectation.

Maxime Maximovitch se mit à insister pour qu'il restât avec lui une heure ou deux.

— Nous ferons un bon dîner, disait-il. J'ai deux faisans, et le vin de Kakhétie est excellent ici; il ne vaut certainement pas celui de la Géorgie, mais il est tout de même bon... Nous causerons... Vous me raconterez votre existence à Pétersbourg... Eh bien?...

— Vraiment, je n'ai rien à vous raconter, Maxime Maximovitch... Il faut que je parte... Adieu. Je me dépêche... Je vous remercie de ne pas m'avoir oublié... ajouta-t-il en lui serrant la main.

Le capitaine fronça les sourcils... Il était triste et fâché, mais s'efforçant de le dissimuler.

— Oublier... murmura-t-il. Moi, je n'ai rien oublié... Allons, que Dieu vous garde! J'espérais qu'on se rencontrerait autrement.

— Voyons, voyons! dit Pétchorine en l'embrassant amicalement. Est-ce que je ne suis pas le même? Que faire? Chacun suit sa route... Aurons-nous encore l'occasion de nous rencontrer? Dieu le sait!

En prononçant ces mots, il s'installa dans sa calèche. Le cocher rassembla les guides.

— Attendez! attendez! s'écria soudain Maxime Maximovitch, en posant sa main sur la portière. J'ai complètement oublié... Vous m'avez laissé certains papiers, Grigory Alexandrovitch... Je les traîne partout avec moi... Je croyais vous rencontrer en Géorgie, et voilà que nous nous retrouvons ici... Que dois-je faire?

— Ce que vous voudrez, répondit Pétchorine. Adieu!

— Vous allez donc en Perse?... Quand reviendrez-vous? continuait de crier Maxime Maximovitch.

La calèche était déjà loin; mais Pétchorine fit un signe de la main qu'on aurait pu traduire ainsi: «C'est peu probable, et d'ailleurs pourquoi!...»

Depuis longtemps déjà on ne percevait plus ni le tintement des clochettes, ni le bruit des roues sur la route empierrée; mais le pauvre vieux, tout songeur demeurait debout à la même place.

— Oui, dit-il, enfin, s'efforçant de prendre une at-

titude indifférente, bien que des larmes de dépit brillassent sous ses paupières. Nous avons été amis, certainement, mais qu'est-ce que des amis à notre époque! Que suis-je pour lui? Je ne suis ni riche, ni titré, et mon âge non plus ne lui convient pas... Voyez comme il est devenu élégant depuis qu'il a séjourné de nouveau à Pétersbourg!... Quelle calèche!... Que de bagages!... Et son laquais! Comme il est orgueilleux!

Ces mots furent prononcés avec un sourire ironique.

— Dites-moi, continua-t-il en se tournant vers moi. Que pensez-vous de ça? Quel diable le pousse maintenant en Perse? C'est ridicule. Oui, c'est ridicule... Mais, d'ailleurs, je le savais toujours, que c'était un homme léger sur lequel on ne pouvait compter... C'est dommage, vraiment, mais il finira mal... Rien à faire. J'ai toujours dit qu'il ne valent pas grand'chose, ceux qui oublient leurs vieux amis.

Il se détourna pour dissimuler son émotion et se mit à tourner autour de sa voiture, feignant d'examiner les roues; mais ses yeux s'emplissaient de larmes à chaque instant.

— Maxime Maximovitch, dis-je en me rapprochant de lui, quels sont ces papiers que vous a laissés Pétchorine?

— Dieu le sait. Des mémoires quelconques.

— Qu'en ferez-vous?

— Ce que j'en ferai? Des cartouches.

— Donnez-les moi plutôt.

Il me regarda avec étonnement, murmura quelques mots et se mit à fouiller dans sa valise. Il en retira un cahier et le jeta à terre d'un geste méprisant; le second, le troisième eurent le même sort. Son dépit avait quelque chose de puéril qui était risible et triste à la fois.

— Les voilà tous, dit-il. Je vous félicite de cette trouvaille...

— Je puis en faire tout ce que je voudrai?

— Publiez-les même dans les journaux. Est-ce mon affaire? Suis-je son ami ou son parent? Il est vrai que nous avons vécu longtemps sous le même toit... Mais avec qui n'ai-je pas habité!...

Je saisis les cahiers et les emportai au plus vite, craignant que le capitaine ne changeât d'idée.

Bientôt on vint nous annoncer que l'Occasion se mettrait en route dans une heure. Je donnai l'ordre d'atteler. Le capitaine entra dans la chambre au moment même où je mettais mon bonnet. Il ne semblait nullement se préparer à partir, il avait un air froid et contraint.

— Et vous, Maxime Maximovitch, est-ce que vous ne partez pas?

— Non.

— Pourquoi?

— Je n'ai pas encore vu le commandant, et il me faut lui remettre différents objets.

— Vous êtes déjà allé chez lui?

— Oui, certainement, dit-il en hésitant; mais il n'était pas à la maison... je ne l'ai pas attendu.

Je le compris, pour la première fois de sa vie peut-être, le pauvre capitaine avait sacrifié les devoirs de son service à ses affaires personnelles, comme on dit en style officiel. Et comme il en avait été récompensé!

— Je le regrette beaucoup, Maxime Maximovitch, lui dis-je. Je regrette que nous soyons obligés de nous séparer si vite.

— Nous autres, vieux ignorants, nous ne pouvons marcher de pair avec vous, jeunes gens mondains et fiers. Tant qu'on se trouve ensemble sous les balles circassiennes, ça va encore... Mais lorsqu'on se rencontre plus tard, vous avez honte de nous tendre la main.

— Je n'ai pas mérité ces reproches, Maxime Maximovitch.

— Oh! vous savez, je dis ça sans aucune intention. En tout cas, je vous souhaite un bon voyage et du bonheur.

Nous nous séparâmes assez sèchement. Le brave Maxime Maximovitch avait fait place au capitaine obstiné et bougonnant. Et pourquoi? Tout simplement parce que Pétehorine, par distraction ou pour une autre cause, lui avait tendu la main lorsque l'autre avait voulu se jeter à son cou. Il est triste de constater qu'un jeune homme perd ses plus belles espérances et renonce à ses rêves quand s'écarte le voile rose à travers lequel il voyait les actions et les sentiments humains;

mais on espère encore qu'il remplacera ses anciennes illusions par de nouvelles non moins fugitives, non moins douces. Mais à l'âge de Maxime Maximovitch, comment les remplacer?... Le coeur se dessèche, l'âme se recroqueville.

Je partis seul.

M. LERMONTOV

(Trad. de B. de Schlager)
(Un héros de notre temps)

JE M'EN VAIS TOUT SEUL

*Je m'en vais la nuit, tout seul en route.
Au brouillard brille un sentier pierreux
Seigneur parle et le désert l'écoute
Et les astres s'entretiennent aux cieux.
La splendeur du ciel est solennelle.
Tout dort par la lutte rayonné.
D'où vient donc cette peine éternelle?
d'un regret, d'un vœu suis-je peiné?
Je n'attends plus rien de cette vie.
Mon passé ne laisse aucun regret.
Non, je veux l'oubli, cette accalmie
Des douleurs, un long repos complet
Loin de la torpeur du cimetière.
Je voudrais dormir d'un bon sommeil
Respirant sous la douce lumière,
Etant prêt à revivre au soleil
Je voudrais que ta voix à l'oreille
Vint chanter de l'éternelle amour,
Qu'un vieux chêne à l'aurore vermeille
Fût tout près en verdissant toujours.*

MICHEL LERMONTOV

LA NUE

*La nue dorée passe la nuit
Sur le sein d'un rocher géant
A l'aube elle s'envole
En jouant joyeusement dans l'azur.

Mais la trace humide est restée dans la crevasse
Du vieux rocher. Il reste
Solitaire: profondément il songe
et pleure doucement dans le désert*

MICHEL LERMONTOV

La Pologne en Deuil**SUR LA MORT D'IGNAZ PADEREWSKI**

En parlant de Paderewski on se sent confus devant la richesse complexe de sa personnalité — compositeur, pianiste, homme d'Etat et, avant tout en en tout lieu, en toute circonstance, grand patriote. En songeant à lui il me vient à l'idée cette fameuse histoire du musicien-peintre dont les peintres disaient qu'il était certainement un grand musicien alors que les musiciens le croyaient grand peintre. Eh bien, pour Paderewski c'est juste le contraire, puisque, lors de la conférence de la Paix en 1919, un membre de la commission américaine qui était tout le temps en contact avec lui prétendait que Paderewski était un plus grand homme d'Etat que musicien. Il faudrait, pourtant, un homme de grandes connaissances musicales pour émettre un jugement aussi téméraire. Toujours est-il que, tôt ou tard, une délégation après l'autre fut impressionnée non seulement par son éloquence, par ses talents linguistiques et ses qualités diplomatiques mais aussi par ses connaissances de l'histoire européenne et la grandeur d'esprit avec laquelle il envisageait les problèmes de chaque pays. On raconte, qu'au début, Clémenceau s'adressa ainsi au Premier Ministre polonais : «Est-ce que vous êtes cousin du fameux pianiste Paderewski?» Pourtant, rappelons nous qu'à un certain moment Colonel House de la délégation américaine a déclaré que, si les propositions de Paderewski avaient été acceptées lors de la conférence, l'Europe aurait connu une paix plus durable.

Pourtant aussitôt sa mission accomplie Paderewski revient à son art et ce n'est qu'en 1939, après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne qu'il suit l'appel de sa patrie en détresse et, refusant les fortunes qui lui sont offertes en Amérique, s'embarque pour la France où il rejoint le gouvernement polonais dont il est, une fois de plus, nommé président. Il meurt à New-York le 30 juin 1941 sans avoir pu réouvrir son piano, à l'âge de 78 ans et

déjà ce grand homme devient une personne légendaire.

Saint Saens a dit de lui: «C'est un grand génie qui joue par hasard du piano». C'est juste dans ce sens qu'il était un génie universel — mais son jeu à lui seul était déjà génial. Quand il jouait du piano c'était une lutte qui se déclenchait entre l'homme et les forces élémentaires de l'art — une lutte dominée par cette immense crinière blanche si impressionnante que nous ne reverrons plus jamais. La technique de Paderewski était toute nouvelle aussi. Elève de Leschetitsky, il donne son premier concert à 18 ans. On est transporté par ce tempérament fougueux, par l'impétuosité de son jeu qui sacrifie parfois les nuances aux grandes lignes, par la grandeur de cette personnalité prodigieuse. C'est surtout comme interprète de Chopin, son grand compatriote, qu'il conquiert le public d'Europe et d'Amérique. Il y retrouve continuellement la mélancolie et les aspirations de son peuple et s'il n'est donné ni à l'un ni à l'autre d'écrire «l'opéra national», ils trouvent tous les deux le moyen de proclamer leur race et exprimer les idéaux de leur nation.

Porte-parole d'un peuple en détresse, d'un peuple opprimé depuis des siècles, voilà la noble mission de grand homme d'Etat, soit comme pianiste ou compositeur, Paderewski a toujours devant lui l'idéal de son pays auquel il appartient corps et âme et pour lequel il travaille et il se sacrifie. De ses croisades à travers le monde il apporte les fonds nécessaires à son pays. Son patriotisme est à la base de tous ses actes et dirige ses moindres gestes. Lorsqu'il compose, ce sont les thèmes nostalgiques de son pays que nous retrouvons dans son opéra «Manru», dans sa *symphonie* et dans son *concerto* pour piano; lorsqu'il se consacre à sa carrière pianistique, il réunit des fonds pour des oeuvres charitables polonaises; et lorsqu'il reprend ses études de français et d'an-

glais, d'histoire et de géographie, réunissant autour de lui une élite d'artistes et de politiciens, c'est pour mieux posséder la matière qui n'est qu'un autre outil dans sa main d'orateur. Qu'il s'adresse à des délégations politiques du haut d'un pupitre de conférencier, qu'il s'adresse aux masses de l'estrade d'une salle de concert ou bien qu'il nous parle de sa langue de musicien dans le décor d'un opéra, sa parole va droit au coeur où nous la conserverons pieusement ensemble avec sa mémoire vénérée.

DR BRIGITTE CÉLSNER

A LA MÉMOIRE**D'ABDEL KADER HAMZA PACHA**

Pour commémorer le souvenir de S.E. Abdel Kader Hamza Pacha, récemment décédé et qui fut un des plus grands hommes de lettres arabe de l'Egypte contemporaine et le directeur-proprétaire du quotidien «*Al Balagh*», d'éminents écrivains avaient organisé une émouvante cérémonie à l'Ewart Memorial Hall, en présence de plusieurs membres du Cabinet, de nombreux parlementaires; journalistes, notables, etc. Des discours et poèmes retraçant la vie et l'influence d'Abdel Kader Hamza Pacha furent lus par S.E. Hussein Heykal Pacha, Ministre de l'Instruction Publique, et par le Dr. Mansour Fahmy bey, Mtre. Mahmoud Abbas et Akkad, Khalil bey Moutran, Mtre. Fikry Abaza, Khalil bey Tabet, Ibrahim Abdel Kader el Mazni, Ahmed Moharram et Hafez Mahmoud.

**

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec le plus vif regret le décès, à l'âge de 38 ans, de Georges Nomicarios, co-proprétaire-administrateur des journaux «*Kairon*» et «*Clio*», après une pénible maladie.

Aux parents du défunt, que ce deuil frappe si cruellement, nous adressons nos condoléances les plus émues.

EN SOUSCRIPTION

Aux Editions de la SEMAINE EGYPTIENNE

ZAHIRA

ou le journal d'un jeune poète égyptien

par Mtre. MAHMOUD KAMEL

Illustrations de Telmisany

Edition de Luxe
P.T. 50

Edition Simple
P.T. 20

PARAITRA TRÈS PROCHAINEMENT

Nouvelle Néo-grecque**L'INNOMMÉ**

Je me souviens encore de la petite ville brûlée de soleil où passa mon enfance: de la petite ville au bord de la mer où la terre si souvent tremblait, et où on ne voyait pas l'ombre d'un arbre sur toute l'étendue de l'île... Et ce fort vénitien en ruine, à la façade sinistre, où un palmier échevelée se courbait dans le vent...



Mme LILIKA BAKOS

Je passais les heures chaudes de la journée dans une grande pièce dallée et blanchie à la chaux — comme on en voit encore dans les îles — ayant pour tout mobilier, des sofas bas autour des murs, recouverts de nappes blanches ornées de dentelles... J'étais là, étendue, à regarder la mer par les persiennes entr'ouvertes, quand sur la plage j'aperçus l'amant de ma mère accompagné d'un docteur qui se dirigeait vers la maison. Je crachai de fureur et serrai les poings... J'avais comme une aversion physique pour cet homme aux grands yeux alanguis, à la beauté si commune qui faisait soupire toutes les femmes... Son rire surtout, mielleux et hypocrite, m'exaspérait; je le soupçonnais d'être bête et rusé. Il savait toujours arranger ses affaires, et une de ses plus belles serait certes celle d'épouser ma mère qui était riche. J'étais là, à faire mes petites réflexions, quand Assimina, la bonne et la confidente de ma mère, entra. Elle tenait un paquet tout ficelé de rubans: «C'est monsieur qui vous envoie cela», me dit-elle, avec son sourire stupide et méchant... «ouvrez vite, pour voir ce qu'il vous envoie...» C'était une petite poupée en cire, habillée en vlacha (1). Furieuse, je jetai la poupée contre les dalles, et je me retournai du côté de la fenêtre... Assimina, alors, s'approcha de moi et croisant ses bras sur sa maigre poitrine, elle commença à me faire ses éternels reproches... «Monsieur est plein d'égards pour vous... Il vous aime, vous serez un jour comme son enfant... Mais votre mère a raison de dire que vous êtes une enfant difficile... Toute la sainte journée, vous boudez sans raison dans un coin, ou bien vous courez par monts et par vaux avec tous les sales gamins du village... Vous n'êtes plus une fillette...»

« Bien, dis-je à Assimina, et maintenant, fiche-moi le camp et emporte cette saleté. »

Assimina sortit en grognant et en claquant la porte.

Restée seule, j'ouvris les persiennes et appelai un gamin du voisinage: «Vangheli». Mais mon ami n'était pas là. Je me suis mise alors rageusement à cracher, à moitié penchée de la fenêtre... Le vent faisait rage et je n'entendis pas entrer l'amant de ma mère... Il s'approcha doucement vers moi, et comme distraitemment, il se mit à frôler mes jambes qui étaient nues... Je me retournai et me trouvai en face de lui... Il avait son gentil petit sourire qui faisait se pâmer toutes les femmes. «Écoute, Marina, me dit-il, ce n'est vraiment pas gentil...» Mais je ne lui laissai pas le temps de finir sa phrase, je lui tournai le dos, et me mis à nouveau à appeler Vangheli en me penchant de la fenêtre... Alors, lui très doucement se mit à caresser mes jambes. D'abord, j'eus envie de lui lancer un coup de pied en pleine poitrine, mais en même temps je me suis sentie comme étourdie, et le laissai faire... Soudain je sentis son haleine toute proche de ma nuque. Alors, je me retournai et tremblante de dégoût, je lui crachai sur le visage... Je le vis se relever, pâle, avec une lueur méchante dans les yeux. Mais comme on entendait le pas d'Assimina qui montait les escaliers, il s'éloigna promptement de moi. La bonne entra dans la chambre hors d'haleine; elle paraissait très agitée... Elle s'approcha de «Monsieur» lui dit quelque chose à l'oreille et tous les deux sortirent précipitamment. Je pensai que ma mère allait plus mal... Depuis déjà quelques semaines, elle gardait le lit et toute la maison sentait les désinfectants. Mais je m'en souciais très peu... je restai encore longtemps perchée sur ma fenêtre à regarder la mer se briser avec fracas sur les rochers. Tout d'un coup, un cri horrible retentit dans la maison, un cri perçant de femme qu'on déchire... Je me mis à trembler de tous mes membres et me signai. Si ma mère allait mourir!... Et je me mis à penser à elle, avec remords et effroi...

Mais les cris cessèrent, et de nouveau la maison se remplit du bruit du vent et de la mer. Je restai encore le front appuyé contre les persiennes, quand Assimina, la bonne, m'appela d'un air mystérieux... Qu'elle était hideuse cette femme avec ses yeux ronds, stupides! «Venez vite, Mlle Marina, venez voir quelque chose qui vous intéressera... Faites seulement doucement en descendant les escaliers.» Et elle me conduisit par la cour, du côté le plus touffu du jardin, parmi les lauriers-roses et les figuiers sauvages... Là, elle se pencha et d'un mauvais sourire: «Venez voir, Mlle Marina, ce que je vais enterrer...» Je me penchai et je vis un petit être humain, pas plus grand que ma poupée en cire, avec comme yeux, deux perles blanches... Un de ses petits bras était cassé... Je me dressai saisie de dégoût et d'horreur... Mais la femme se mit à rire et à se taper les cuisses. «Hé, hé! Mlle Marina, allez ne faites pas l'innocente, quand on a 13 ans, on n'est plus une fillette, il faut apprendre à connaître la vie. C'est le fils de monsieur que j'enterre, ha, ha, ha, voyez-vous...» Mais je ne la laissai pas finir et m'enfuis en courant... J'errai ainsi tout l'après-midi de l'autre côté de l'île, sur la plage déserte. Et quand mes turbulent compagnons de jeux voulurent s'approcher de moi, je leur jetai des pierres. Je voulais être seule à courir dans le vent, et seule à être battue par l'écume de la mer...

Je rentrai tard pour me coucher. La maison était tranquille, et personne ne s'était inquiété de moi. Je montai doucement les escaliers, et me jetai tout habillée sur mon lit. Mais de toute la nuit, je ne pus fermer l'oeil. Des frissons me labouraient le corps, je sentais encore sur ma nuque une haleine chaude... et mes

(1) Vlacha: costume de paysanne grecque.

dents claquaient de dégoût. Je me levai alors de mon lit et me jetai à genoux devant les icones. Je me mis à faire de grands signes de croix et me cognai le front contre la terre... Mes mains, comme si elles étaient prises de folie, ne pouvaient plus s'arrêter, et je faisais des petits signes de croix partout sur les murs... Je passai ainsi toute la nuit sans jamais pouvoir m'arrêter, haletante et tremblante et prête toujours à recommencer. Lasse enfin, à l'aube, je m'endormis. Mais j'eus un rêve terrible. J'ai vu l'icône de la Sainte Vierge qui tenait dans ses bras — au lieu de l'Enfant Jésus — un petit cadavre d'enfant qui regardait avec ses yeux minuscules et blancs... Je me levai transi de sueur, et me précipitai pour sortir... Mais Assimina m'attrappa dans l'escalier, me fit remonter et me donna boire un bol de café... Après cela, je sortis en courant de la maison que je voulais fuir... Je me diri-

geai du côté du chemin que prenait l'amant de ma mère, pour rentrer. Sur le côté droit de la route, il y avait un monticule sur lequel je grimpai. Je me cachai derrière un rocher et me mis à guetter l'amant de ma mère. Enfin, j'entendis ses pas: je levai la tête et le vis venir avec sa démarche nonchalante et son joli sourire... Il portait son costume de toile blanche bien repassé — un gardenia à la boutonnière — et son chapeau de paille en panama mis avec recherche. Alors, je pris une grande pierre et, de toutes mes forces, je lui la lançai... Elle l'atteignit juste sur la tête. Il eut comme un glâpissement de chien qu'on écrase et puis... rien. Alors, je me penchai pour voir...

Il y avait du sang répandu sur la poussière et l'homme était étendu là, le visage contre la terre.

LILIKA NAKOU

CHRONIQUE DES LIVRES

MARCEL BOUCHARD, *Lamartine ou le sens de l'amour*, Edit. Les Belles Lettres, Paris.



ALPHONSE DE LAMARTINE

Ecrire sur Lamartine, aujourd'hui, n'est-ce pas une gageure? A tout le moins c'est une tâche peu aisée, après tant d'autres critiques illustres. Marcel Bouchard a cependant résolu la difficulté: il est neuf sans être paradoxal. Dans le livre qu'il consacre à Lamartine on découvre entre le poète et son interprète des affinités électives, de sorte que l'analyse ne pourrait que déflorer le livre. Si une poésie ne s'analyse pas, la critique poétique, quand elle est digne de son objet, ne s'y prête pas non plus.

En tout cas, le Bourguignon qu'est Marcel Bouchard est apte à aimer et à comprendre la terre marseillaise qu'a chantée avec un si vif sentiment filial l'auteur des «Méditations». Il consacre une fort belle page à ce paysage lamartinien: la plaine de Saône, presque italienne, la montagne qui rappelle en hiver la lande écossaise et, en été, les ravins de l'Hellade.

Il y a plus. Bouchard, traitant du jeune Lamartine, sait glisser sur ce dont la critique soi-disant littéraire, mais indiscrète avant tout, abusa si longtemps. Rien de plus insupportable que les investigations concernant ses relations avec Mme Charles, alias Elvire, l'héroïne du «Lac»: on se borne à les effleurer ici. Pas de développements faciles sur l'époque dite «voluptueuse et immorale» qui suivit précisément la mort d'Elvire. Mais un effort, constant et constamment heureux, pour n'aller qu'à l'essentiel.

L'essentiel, ici, c'est d'abord une juste évocation du poète. On l'a trop présenté comme un élégiaque exclusivement sensible et contemplatif; on a trop considéré la mélancolie de «l'isolement» comme un stade

définitif. Le vrai, c'est l'alliance de sensibilité et de vouloir, de cœur et d'énergie. Marcel Bouchard a raison de rappeler ces affirmations, si justes, des Entretiens où Lamartine sait lui-même se définir: «Les larmes sont impardonnables deux ou trois fois dans la vie: le reste du temps, elles efféminent... J'ai été doué, comme tous les poètes, d'une fibre très sensible... Cette fibre plie jusqu'à la mélancolie, jamais jusqu'à la prostration elle se redresse facilement, comme un ressort d'acier que son élasticité même empêche de rompre». Et l'interprète a raison d'ajouter: «La mélancolie même est au fond, chez lui, une impatience plutôt qu'une lassitude: c'est le mal d'une âme énergique et robuste, qui, faute de pouvoir s'échapper dans l'action et dépenser ses forces, se ronge et se dévore elle-même».

Cette énergie lamartinienne, trop méconnue, n'est pas seulement besoin d'action extérieure, et l'on sait s'il fut intense. C'est aussi le besoin d'exercer «une pensée robuste et vivace comme les ceps nouveaux de Bourgogne». Marcel Bouchard définit très bien cette vigueur et cette vitalité, quand il analyse cet effort constant pour penser sa vie, cette philosophie qui se base avant tout sur l'expérience, cet enrichissement qui résulte de toutes les émotions rencontrées, de toutes les douleurs ressenties, cette volonté de résoudre pour soi-même, sans adoption d'un système tout fait, sans recherche d'originalité toute intellectuelle, les énigmes et les contradictions posées par le destin. D'où cette religion qu'il se crée pour lui-même, après la mort de Julie Charles, faite d'espoir plutôt que de croyance; position d'attente, aussi différente du doute épicurien que de la certitude révélée. Ce faisant, Marcel Bouchard fait mieux qu'énoncer des vérités sur un grand poète, poète à la fois célèbre et mal connu. Il sait mettre en pleine lumière les droits et les vertus de la poésie véritable. Citons, une fois encore: «Si la poésie n'était qu'une musique pour l'oreille, qu'un éblouissement pour l'imagination, qu'un univers de rêve où nous nous réfugions pour échapper aux laideurs et aux misères de la réalité, assurément ce n'est pas à l'heure du combat que l'on peut s'évader au pays des chimères. Mais quand la poésie est une pensée, quand elle exprime ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, de plus noble dans sa nature, de plus mystérieux dans sa destinée, elle est de toutes les circonstances et de tous les temps, de ceux-là surtout qui sont les plus douloureux, les plus tragiques, les plus incertains où l'humanité s'arrête inquiète et pensive pour chercher ses voies».

Marcel Bouchard, jeune professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, a terminé son livre «quelque part en France», où il a été appelé à défendre son pays. La nécessité de la guerre n'empêche pas les âmes bien trempées de cultiver, même sous les armes, le myrte de la poésie.

G. DROSSINIS - *Étincelles sous la cendre*, Athènes
(en grec)

Après les souvenirs littéraires dont nous publions des extraits, le doux poète qu'est Georges Drossinis a voulu nous offrir un volume de poésies. Les *Feuilles éparses de ma vie* nous montrent Drossinis prosateur, car à côté du poète, il existe en lui un prosateur dont les romans, nouvelles et les pages rustiques ont été traduites dans diverses langues et admirées pour la beauté de l'expression et le souffle poétique. Mais si nous avons pu donner une pâle image de sa prose avec quelques fragments des *Feuilles éparses* il n'est malheureusement pas facile de donner quelques-uns de ses poèmes, car ses vers ressemblent aux ailes des papillons que le moindre contact abîme. Une traduction de poésie, si bonne qu'elle soit, ne peut donner même une faible idée de l'original. Et c'est moins possible encore pour le dernier volume de vers de Drossinis, publié sous le titre symbolique de *Étincelles sous la cendre*, que le poète explique par cette strophe servant d'introduction :

*Dans la hutte déserte
et lointaine de ma jeunesse
le feu s'est éteint —
mais la cendre couvre des étincelles.*

Ces étincelles d'un grand feu qui ne s'est pas encore éteint malgré ses quatre-vingts ans, le poète les a réunis en un volume aussi élégant d'apparence qu'exquis par son contenu. Comme il le dit lui-même dans une annotation, il a écrit ces poèmes à Kiphissia, entre ses soixante-quinze et ses quatre-vingts ans. Ils sont courts. Seulement des quatrains mais qui renferment tout Drossinis. Quiconque a lu son oeuvre en vers et en prose retrouve Drossinis, plein de sève, dans les quatre cent trente quatrains de ce volume. Il y en a d'idylliques, il y en a de philosophiques, de littéraires, de nostalgiques. Je veux en citer quelques uns, ne fût-ce qu'en pauvre traduction en prose.

Dans ceux-ci renaît le romantisme de ses premiers temps :

*Il est trompeur le silence
et il tisse mille ruses;
le nuage passe silencieux,
mais il recèle la foudre*

*Ils cueillirent des cerises les deux.
Qui les leur partagera?
Bouche contre bouche ils mangèrent
une demi-cerise chacun.*

Et voici des quatrains écrits sur des personnages historiques; autant de fins tableaux dans leur brièveté caractéristique.

*Aveugle Homère, qui as dans la lumière
pour frère le Soleil,
c'est ainsi que l'on appelle
ceux qu'aveugla ta grande lumière.*

*Une femme posa la question
(imagination de femme):
— Serais-tu ce que tu es, Périclès,
si tu n'avais pas eu Aspasia?*

Ces deux autres quatrains sont à l'adresse d'Alexandre et de Napoléon :

*Si tu as conquis, Alexandre,
des forteresses innombrables,
une forteresse inexpugnable
est le tonneau de Diogène.*

*J'ai cherché ta gloire
dans les étoiles, scrutant les hauteurs,
et pour apercevoir ton tombeau
je me suis penché sur les tréfonds.*

Comme on le sait, le tombeau de Napoléon, dans l'église des Invalides à Paris est placé dans une excavation profonde, pleine de mysticisme.

Mais la plupart des poèmes de ce recueil sont des pensées philosophiques sur la vie et ses vicissitudes. Et c'est bien naturel. Un poète, à quatre-vingts ans, dresse dans ses vers le bilan de sa vie, il revoit tout son passé à la lumière philosophique, don que fait à l'homme l'expérience des années. Je transcris quelques-unes de ces pensées.

*Enfant, pour découvrir le « pourquoi »,
je cassais les beaux jouets.
— Mais homme mûr, dans la vie,
ne fais-tu pas de même?*

*Deux noms sont gravés
sur le platane — quel dommage!
Le lierre a recouvert tous les deux
comme s'il couvrait une tombe,*

*De l'année qui va venir
je ne demande aucune faveur:
qu'elle ne me donne rien —
mais aussi qu'elle ne me prenne rien.*

*Un aveugle retrouva la vue.
— Regarde les beautés du monde!
Il répondit: — Il était plus beau
mon monde à moi!*

Et voici une pensée philosophique sur la mort qui, sous son apparence mélancolique, cache un réalisme serein :

*J'ai demandé: — Que deviendrons-nous
quand nous descendrons sous la terre?
Et une voix m'a dit: — Ce que nous étions
avant que nous venions au monde.*

Terminons par un quatrain satirique qui renferme tant de vérité sous sa forme ironique :

*Le perroquet se percha
Sur la tête d'un singe.
A eux deux, ils font un homme. —
Mais que sont de plus les autres?*

En partant, dernièrement, de Kiphissia, j'allai prendre congé de Drossinis. Il faisait un froid assez vif, inaccoutumé à pareille époque, il y avait des nuages et du vent. C'était comme un jour de décembre. Je trouvai Drossinis gai, riant, et vif et quand je me plaignis du mauvais temps, il me répondit avec le sourire d'un homme satisfait :

— Beau temps pour travailler! Cet hiver j'acheverai un nouveau livre auquel je me suis mis depuis longtemps. Il sera en prose. C'est la biographie de la mère d'André Chénier. Je prouverai qu'elle était tout à fait Grecque, et j'ai tous les documents.

Il avait l'air d'un jeune homme de trente ans, prêt à recommencer les luttes littéraires dans lesquelles il fut au premier rang pendant plus d'un demi-siècle.

COSTAS KEROFILAS

COSTAS SIMOU, *Premières flammes*, poèmes,
(en grec) Le Caire.

Ce petit volume, dédié à «Maman», contient les petits soucis, les plaintes, la déception, l'affection maternelle, l'amour pour la Patrie, qui «se trouve si loin» d'un jeune poète arrivé d'Epire pour travailler au Caire. Ses vers sont pleins de souffle, d'harmonie, de sentiment. Sa plume est fraîche; il se distingue des poètes modernes par le fait même qu'il ne cherche pas l'originalité; il ne fait appel qu'à la simplicité; mais une simplicité frappante.

Costa Simou réussit à nous émouvoir. Et c'est l'essentiel.

S. E.

ECHOS et NOUVELLES

A la Légation Royale de Grèce

M. Avramidis, du ministère des Affaires Etrangères de Grèce a été nommé attaché auprès de la légation Royale de Grèce au Caire et a pris possession de son nouveau poste.

Egalement, M. Alexandre Beinoglou, du Ministère des Affaires Etrangères, a été nommé Attaché auprès de la Légation Royale de Grèce à Ankara, où il a rejoint son poste.

Nos lecteurs qui ont souvent lu dans nos colonnes ses études substantielles sur les écrivains néo-grecs, liront avec plaisir dans ce numéro, celle dédiée au grand poète Epirote Costas Cristallis, où avec justesse et sensibilité il analyse la vie et l'oeuvre du poète si prématurément disparu.

Reprise de l'Activité des Studios Anglais

Bien que les cinémas londoniens ferment maintenant à 21 heures ils font salle comble presque tous les soirs.

Les studios anglais ont tous repris leur activité, et plusieurs compagnies américaines y tournent actuellement. C'est ainsi que la compagnie Warner Brothers vient de terminer un film basé sur la vie de Disraéli, l'un des plus grands Premiers Ministres de Grande-Bretagne, et elle prépare actuellement un nouveau film basé, celui-là, sur la vie de l'actuel Premier Ministre britannique, M. Winston Churchill.

De minutieux préparatifs sont en cours aux studios d'Ealing pour tourner le film «Fleet Air Arm» (L'aviation maritime). Ce film relatara l'histoire du porte-avions «Ark Royal» que les Allemands ont déjà «coulé» tant de fois! Roy Kellino, l'un des meilleurs opérateurs de prises de vues en Angleterre, et le scénariste Patrick Kirwan viennent de rentrer d'un long voyage à bord de «L'Ark Royal» durant lequel ils ont parcouru quelque 25.000 kilomètres.

Bien que les studios aient été endommagés par les bombe incendiaires il y a quelques semaines — un plateau et ses décors furent entièrement détruits par le feu — l'on travaille toujours à Ealing à satisfaire à la demande du public pour des films de guerre.

Pendant la dernière semaine des raids aériens massifs sur la capitale, deux films étaient en cours de production aux studios d'Ealing, mais les artistes n'en continuèrent pas moins de tourner pendant les raids. Ils s'arrangèrent pour terminer leur travail de bonne heure en supprimant l'heure habituelle du déjeuner. Ils tournent à présent de huit heures du matin à huit heures du soir, car avec les journées plus longues, la plupart d'entre eux peuvent maintenant rentrer chez

eux le soir. Pendant la période des raids aériens massifs ils avaient passé la nuit à Ealing et quelques-uns avaient même dormi sur le plancher du studio.

Mort d'un fameux Musicien Anglais

Sir Walford Davies, qui vient de mourir à l'âge de 71 ans, fut un musicien qui enrichit extrêmement la vie culturelle du peuple britannique.



SIR WALFORD DAVIES

La musique à laquelle il s'adonna est un art universel, et nul ne le comprit mieux que Sir Davies. Rien de ce qui touche à la musique et aux diverses écoles musicales ne lui était étranger et il était particulièrement versé dans l'oeuvre de J. S. Bach.

En tout cas, sa manière bien personnelle d'apprécier la musique anglaise fut d'autant plus remarquable que sa culture était cosmopolite. A la ferveur spirituelle qu'il devait à son sang gallois il joignait ce qu'on pourrait appeler la simplicité et le bon sens de l'Anglais. Une telle combinaison fit de lui le plus grand vulgarisateur de bonne musique de ce temps.

La radio fut pour lui le parfait moyen d'expression. Ses causeries sur la musique qu'il illustrait lui-même d'auditions au piano étaient de petits chefs-d'oeuvre d'exposition musicale et d'interprétation empreinte de maîtrise et de beauté.

Il choisissait, par exemple, une sonate bien connue de Beethoven; il l'analysait phrase par phrase et l'expliquait avec une telle richesse d'images simples, poétiques ou souvent même amusantes qu'elle devenait claire et belle pour l'auditeur le plus ignorant.

Ce dont fit de lui une figure nationale très aimée.

Sir Walford Davies avait succédé à Sir Edward Elgar comme Maître de chapelle du Roi. Ces fonctions lui conférèrent une éminence spéciale lors des fêtes du Jubilé du roi George V et lors du couronnement du Roi George VI; ce fut lui qui arrêta le pro-

gramme musical à cette occasion.

Sir Davies, comme son prédécesseur, était *persona grata* à la cour. Et le Roi lui montra la haute estime dans laquelle il le tenait en le faisant il y a quatre années commandeur de l'Ordre «Royal Victorian».

Alors qu'il était encore enfant, Henry Walford Davies fut enfant de chœur de la chapelle St-George à Windsor, dont il devait devenir l'organiste en 1927.

Vingt années durant il fut l'organiste de la fameuse et ancienne église romane *Norman Temple Church* où il perfectionna les chœurs. La Cantate de Noël de Bach, exécutée à cette église tous les ans à la Noël sous sa direction, a laissé chez tous ceux qui l'entendirent un souvenir inoubliable.

Bien qu'il fut surtout renommé pour ses causeries radiodiffusées, Sir Davies fut aussi un compositeur de distinction. Il écrivit une musique de scène fort appréciée pour le mystère «Everyman» et mit en musique pour les chœurs des poésies enfantines; aussi bien, sa belle «Mélodie solennelle» et ses chansons assurent à jamais sa gloire.

Il est hors de doute que Sir Walford Davies eût pu faire plus comme compositeur si, depuis la Grande Guerre, il n'avait pas consacré son énergie et son talent à populariser la bonne musique et à éduquer le goût du public.

La Peinture à Oxford

Il a été possible à peu d'artistes peintres de continuer à travailler dans leurs ateliers londoniens. La peinture, plus que toute autre chose, demande de longues périodes de concentration et d'efforts soutenus difficiles à obtenir dans l'atmosphère actuellement troublée de la capitale.

La majorité des peintres ont donc transporté leurs pénates à la campagne, et une petite colonie particulièrement intéressante s'est fixée dans le voisinage d'Oxford.

Oxford, nonobstant la présence de l'école de dessin de Ruskin ne s'était jamais réellement intéressée aux arts graphiques avant la guerre. Le Musée Ashmoléan possédait une belle collection de vieux maîtres, mais n'était guère en contact avec l'art contemporain. Toutefois, maintenant qu'il abrite l'école Slade, la célèbre académie de dessin londonienne, il est devenu une véritable ruche d'art.

Il y a quinze jours, une exposition de tableaux du nouveau groupe d'artistes émigrés à Oxford s'est ouverte dans l'une des salles supérieures du Musée Ashmoléan.

Pour être petite, l'exposition renferme pourtant des toiles brossées par quelques-uns de nos peintres et dessinateurs les plus brillants. Entre autres, John Nash, dont les tableaux rendent si bien l'atmosphère de l'onduleuse campagne anglaise, et son frère Paul Nash, dont l'oeuvre révèle un tempérament plus rêveur et poétique.

L'on y trouve aussi des dessins par

Sir Muirhead Bone, d'une précision à la fois puissante et délicate, et des peintures par John Piper dont la renommée grandit rapidement à cause de son interprétation si personnelle de l'architecture gothique de la Renaissance anglaise.

Paul Nash, Artiste Peintre de la Guerre

Ce n'est pourtant pas à Oxford que l'on peut voir les meilleures des plus récentes toiles de Paul Nash. En sa qualité de peintre officiel de la guerre travaillant pour le Ministère de l'Air, il a peint une série de tableaux qui montrent des avions. Quelques-uns montrent des avions de la Royal Air Force au sol et dans les airs, mais les meilleurs sont des études d'avions allemands abattus. Pour peindre ceux-ci, Paul Nash a su tirer le meilleur parti de ses dons imaginatifs. Ces monstres écrasés au sol et détruits ont quelque chose d'immensément pathétique. Ils donnent l'impression de dragons mis à mort. Ils gisent démolis et réduits à l'impuissance, certains au pied de falaises, d'autres à moitié submergés par les flots au bord de la mer, d'autres encore écrasés dans la lande sur les plateaux comme s'ils s'étaient traînés jusque-là pour y mourir.

Paul Nash avait déjà peint pendant la dernière guerre des scènes inoubliables. Il a le don de pouvoir rendre, mieux qu'aucun autre peintre, une atmosphère de désolation accablante.

Qui, l'ayant vu une fois, ne se souvient de son tableau de la route de Ménin au crépuscule, avec son ciel sillonné des rayons de projecteurs et, au premier plan, le sol qui n'était plus que des trous d'obus pleins de boue! Ses derniers tableaux de la guerre actuelle ne sont certes ni moins puissants ni moins évocateurs.

L'intérêt croissant des Expositions d'Art

A la galerie Leicester, dans Leicester Square, une exposition de peinture vient de prendre fin qui ne le cède en rien pour la qualité à toute autre exposition organisée à Londres depuis le commencement de la guerre. Ce qui a pourtant surpris ses organisateurs, c'a été le nombre sans cesse croissant



La guerre a fait revivre plusieurs des industries rurales d'Angleterre, entre autres, celle de la couverture de chaume. L'on coupe et récolte en ce moment les roseaux des vastes étendues marécageuses des Fens du comté de Cambridge et du Norfolk.

Le chaume avait été durant des siècles le genre de toiture le plus usité pour les cottages anglais, et de nos jours encore les toits de chaume se voient souvent dans les campagnes d'Angleterre. Mais la couverture de

chaume était tombée petit à petit en désuétude, et les couvreurs de chaume expérimentés sont aujourd'hui rares.

Cependant, cette photographie en montre quelques-uns au travail. Tandis qu'ils enlèvent le chaume de l'ancienne toiture, les roseaux neufs sont enlassés à droite en attendant d'être mis en place. Un bon toit de chaume peut durer jusqu'à deux cents ans et coûte beaucoup moins cher que toute autre toiture.

non seulement des visiteurs, mais aussi des acheteurs.

Pendant le mois de janvier dernier, les marchands de tableaux de la capitale ne furent pas peu découragés d'une apparente apathie de la part du public. Mais on s'aperçoit aujourd'hui qu'il ne s'était nullement agi d'un manque d'intérêt, cette apathie avait été due simplement à l'impossibilité de visiter les expositions pendant les courtes heures du jour.

Une journée plutôt longue de travail et qui s'achève juste à temps pour permettre au travailleur de rentrer chez lui avant l'extinction des lumières ne lui avait pas laissé le loisir d'aller voir des tableaux. Maintenant que les jours s'allongent, il reste un temps raisonnable entre la fin de la journée de travail et l'heure où il faut se hâter de rentrer chez soi avant la nuit.

Les marchands de tableaux me disent qu'il existe à présent une nouvelle et grossissante catégorie d'amateurs. Tandis qu'avant la guerre des gens plutôt âgés et plutôt fortunés achetaient des toiles coûteuses, actuellement ce sont des jeunes gens qui achètent les tableaux d'artistes encore jeunes et peu connus.

C'est là un signe des plus encourageants. La guerre a été dure pour les peintres, mais il semble bien que les années maigres se termineront pour eux en même temps que les hostilités prendront fin.

Le Film d'Enseignement aux Armées.

On se sert maintenant couramment de films pour l'instruction militaire. L'on tourne en ce moment aux stu-

RETENEZ DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

COMPRIMÉS D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS

par MAURIENNE
paraîtra très prochainement
aux éditions de

Edition de luxe
P.T. 50

la semaine égyptienne

Edition Ordinaire
P.T. 20

dios d'Ealing pour le Ministère britannique de la Guerre, un film de long métrage montrant les divers aspects de l'instruction militaire, et des cinémas réquisitionnés dans tout le pays pour la circonstance le projettent devant les troupes.

La guerre a amené une coopération très étroite entre l'armée, la marine et l'aviation britanniques et l'industrie cinématographique. Quand le film sur «Ark Royal» sera présenté dans les cinémas, le public verra l'actuel équipage du port-avions: les officiers, matelots et pilotes de l'aviation navale, outre le fameux navire soi-disant «coulé».

L'Amirauté a même organisé son propre service de films éducatifs pourvu de studios et de laboratoires quelque part sur la côte méridionale. Le personnel technique est composé d'officiers et de marins et il est dirigé par le sous-lieutenant Pen Tennyson, l'arrière petit-fils du grand poète anglais, époux de l'artiste de cinéma bien connue Nova Pilbeam.

Carnet Rose

Nous apprenons avec plaisir les fiançailles de notre confrère M. Magdi Tadros, rédacteur au Journal «La Patrie» et administrateur de «La Caravane», avec Mlle Kiki Joannidès.

Les fiançailles ont eu lieu dimanche dernier dans la plus stricte intimité.

Aux heureux fiancés et à leurs parents, nous adressons toutes nos félicitations.

Livres Nouveaux

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que sous peu paraîtront les ouvrages ci-après de nos collaborateurs: 1) «Zahira» ou «Journal d'un jeune poète égyptien» par Mlle. Mahmoud Kamel; 2) «Comprimés d'aspirine, Sinapismes, Stupéfiants» par Maurienne; 3) «Cendre Mauve» poèmes par Fouad Abou Khater (Al Hareth) et 4) «Rivage du Sommeil» poèmes par Ivo Barbitch.

Nous sommes persuadés que le public, qui nous a toujours fait confiance, accueillera favorablement, les nouveaux volumes de nos éditions.

ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20.000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

Demandez dans les Librairies

Notre numéro spécial consacré à L'HELLADE HÉROÏQUE

avec la collaboration de S.A le Prince Amr Ibrahim, S. E. Theo. Nicoloudis, S. E. Sir Andrew Cunningham, S. E. Sir Arthur Longmore, S. E. Ahmed Kamel Pacha, S. E. le Dr. Taha Hussein Bey, S. E. Antcun Ghemayel Bey, S. E. le Baron L. de Benoist, S. E. B. Szalatnay-Stacho, S. E. Hassan Djeddaoui, S. E. Sesostris Sidorous Pacha, Mirrit Boutros Ghali, Stanislas Stronski, Tewfik El Hakim, Noel Baker, P. de la Valette Marie Cavadia, J. R. Fiechter, José Caneri, Mahmoud Kamel, Ed. Gallad, Henri François, Achille et Josée Sekaly, Jeanne Marquès, André Bonnard, H. Devonshirr, Leon Guichard, A. Merton, Ch. Buckley, B. Spencer, R. Liddel, A. de Marignac, Gilbert Trollet, Arsène Yergath, Elisabeth Loukianoff, J. P. Baillod, Eloy Trouvère, Georges Henein, Claude Taha Hnssein, Raoul Pangalo, S. Themelli, L. Sciuto, Athina Pappa, A. Khédry, etc., etc.

Exemplaire de luxe
P.T. 50

Nombreuses illustrations
EN VENTE PARTOUT

Exemplaire ordinaire
P.T. 20

Buvez frais
Vivez joyeux...

(Kabelais)



STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE

STELLA



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS